Le Cambriolage de Sermoize

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 65 cs

J. FERENCZI & FILS
EDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

Le cambriolage de Sermoize

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

Ce matin-là, 15 mars, vers dix heures, M. Eustache Bertillon achevait sa quotidienne promenade par les salons et la grande galerie situés au rez-de-chaussée de son château de Sermoize.

En ces lieux, M. Bertillon avait concentré une admirable collection de tableaux, des écoles anglaise, flamande, italienne et française du XVIII[e] siècle. Des marbres, des bronzes, la complétaient ainsi que de nombreux bibelots de toutes provenances, placés dans des vitrines.

Le château de Sermoize était un véritable musée mais, contrairement à ce qu'il y a lieu pour ce genre d'établissement, l'entrée en était sévèrement interdite aux visiteurs.

M. Bertillon, homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux et à la moustache grisonnants, aux yeux presque noirs derrière les verres de ses lunettes à

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

monture d'écaille, avait une peur maladive des cambrioleurs.

En sa demeure, toutes les portes étaient munies de serrures de sûreté, toutes les fenêtres, pourvues de persiennes de fer.

Il va sans dire que le châtelain avait multiplié les avertisseurs électriques.

Il était impossible d'écarter le battant d'une croisée, d'entr'ouvrir une porte, sans mettre immédiatement en branle des sonneries stridentes capables d'éveiller l'homme au sommeil le plus profond.

Bien mieux, M. Bertillon possédait une collection de revolvers, de fusils des plus remarquables.

Fréquemment, il tirait à la cible afin de s'entretenir la main, disait-il.

Il pratiquait également la gymnastique pour que ses muscles demeurassent souples et vigoureux.

De taille moyenne, M. Bertillon avait les épaules larges, le torse développé et ce qu'il perdait en élégance, il le regagnait en force.

Avec un tel luxe de précautions, les collections de Sermoize étaient bien gardées; aussi, jamais les cambrioleurs n'avaient-ils visité le petit château.

Celui-ci remontait au règne de Louis XIII; c'était une confortable et spacieuse demeure édifiée dans une boucle de la Seine dont sa façade postérieure dominait directement le cours.

Par les fenêtres de la grande galerie, on entrevoyait au loin les masses sombres de la forêt de Saint-Germain-en-Laye.

La domesticité se composait d'un couple de vieux serviteurs, Firmin et Rosalie. C'étaient des gens sûrs et éprouvés résidant au château depuis plus de dix ans.

Une jeune fille, cousine éloignée du maître de céans que celui-ci avait recueillie quelques années auparavant, à la mort de ses parents, Andrée Mancel, résidait encore à Sermoize.

Cependant, par le grand escalier dont la rampe de fer forgé datant de Louis XV était un véritable chef-d'œuvre de ferronnerie, M. Bertillon regagnait le pre-

mier étage où étaient situés ses appartements particuliers.

Sur le palier, il s'arrêta, regardant le vieux Firmin qui époussetait précautionneusement une splendide Diane chasseresse de bronze, fièrement appuyée sur son arc.

— Monsieur, fit le valet de chambre en tournant à demi la tête, je crois que Mademoiselle vous attend dans votre cabinet de travail.

— Vraiment! murmura le châtelain surpris car, à cette heure, Andrée Mancel était ordinairement occupée à donner ses ordres pour la journée à Rosalie, la cuisinière.

En effet, c'était elle qui dirigeait l'intérieur de son cousin.

Quelque peu intrigué, Eustache Bertillon se hâta donc de pousser une porte voisine et, la minute suivante, il pénétrait dans son cabinet, vaste pièce sévèrement meublée dans le style Empire et qui prenait jour, par deux fenêtres, sur la vallée de la Seine.

A son entrée, une jeune fille qui feuilletait une revue se leva vivement, abandonnant son fauteuil de cuir.

C'était Andrée Mancel.

Avec ses vingt ans, son visage à l'ovale étroit, ses grands yeux bleus contrastant avec les boucles brunes auréolant son front, Andrée était tout à fait charmante.

Elle portait avec une élégance naturelle une robe de cheviotte bleu marine taillée et cousue de ses propres mains car M. Bertillon se montrait plutôt avare et l'orpheline ne possédait pas la moindre fortune.

— Bonjour, mon cousin, fit-elle en s'approchant et en offrant sa joue ronde où le collectionneur déposa un baiser distrait. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

— Mais certainement, comme toujours, répondit Bertillon de ce ton bourru qui était sien. Et toi?...

— Oui, j'ai bien reposé, quoique vers deux heures la sirène d'un remorqueur m'ait éveillée.

— Pourtant, ta chambre donne du côté de la campagne, grogna M. Bertillon qui était allé prendre

place devant sa table d'acajou aux pieds ornés de têtes de lions en bronze. Enfin, je ne pense pas que ce soit pour me dire ces choses que tu m'attendes.

« Qu'y a-t-il de nouveau?...

« Te serais-tu aperçue que l'un de nos fournisseurs nous volait plus impudemment qu'il n'est permis de le faire?...

— Pas précisément, mon cousin... Ce que j'ai à vous confier est d'un ordre d'idée tout différent.

La voix harmonieuse de la jeune fille avait pris un ton grave pour prononcer ces simples mots; on la devinait profondément émue, si bien qu'Eustache Bertillon à qui tous ces détails n'échappaient point, cessa de parcourir la revue d'art qu'il venait d'ouvrir pour concentrer son attention sur son interlocutrice.

— Alors, va, je t'écoute, jeta-t-il non sans quelque impatience, voyant qu'Andrée marquait une hésitation.

L'accueil n'était guère encourageant; aussi Andrée sentit-elle son embarras redoubler.

Bien qu'elle éprouvât une grande reconnaissance pour ce parent qui s'était chargé d'elle, aucune intimité n'existait entre eux.

Les façons rudes, bourrues de Bertillon tenaient les gens à distance, réprimant toute velléité d'expansion.

Son abord froid, distant, glaçait les gens les mieux intentionnés et Andrée, nature tendre, aimante, n'avait jamais été à l'aise en face de son bienfaiteur.

— Eh bien, sortiras-tu ton histoire? maugréait le collectionneur en battant une marche sur le bord de son bureau avec un coupe-papier. Est-ce donc si difficile?

— C'est que, mon cousin, vous n'incitez guère aux confidences! fit la jeune fille, s'efforçant de sourire.

— En as-tu donc à me faire?...

— Mais oui, mon cousin... Voici de quoi il est question, enchaîna précipitamment Mlle Mancel, faisant appel à tout son courage.

« Vous souvenez-vous qu'en janvier dernier, un dimanche, j'accompagnai nos voisins, M. et Mme Gar-

nier, à une fête de charité à Saint-Germain-en-Laye?

— Oui, il me semble.

— A cette occasion il y eut un bal... Je m'amusai beaucoup...

— Bon, bon, après, arrive au fait!...

— M'y voici. Mme Garnier me présenta un jeune homme de sa connaissance, M. Roland Gertal, un garçon très bien qui fut mon cavalier.

Andrée marqua un temps d'arrêt; les yeux gris d'Eustache Bertillon braquaient sur elle un regard fixe.

— Que vous dirais-je encore, mon cousin?... Chaque fois que je me rendis chez les Garnier, je rencontrai M. Gertal, si bien que... nous avons formé le projet de nous marier, acheva la jeune fille d'une voix à peine perceptible.

— Te marier!... sursautait Eustache Bertillon. Mais tu n'y penses pas, une gamine comme toi!

— Permettez, mon cousin, je viens d'avoir vingt ans.

— Et après?... Quel âge a ton godelureau?... Ce doit être un beau merle.

— M. Gertal a vingt-cinq ans... Il est employé dans une banque parisienne où on l'apprécie fort... C'est un jeune homme d'avenir pour qui M. Garnier a une grande considération... Il vous le dira volontiers.

— Avec cela que ce brave Garnier est malin... Sorti de ses rosiers, il ne connaît pas grand'chose.

— Quoi qu'il en soit, mon cousin, reprit Andrée qui s'énervait visiblement, M. Gertal et moi, nous nous aimons.

— Ce garçon s'est permis de te le dire!... éclata le collectionneur. C'est un comble!...

— Quel mal y a-t-il à cela?... M. Gertal l'a fait très simplement et je dois dire que je l'ai encouragé.

— De mieux en mieux... Ah! si j'avais pu prévoir, tu n'aurais pas été à cette fête de charité.

— Mon cousin, je ne vous comprends pas très bien... Je désire me marier, ce qui est fort naturel... J'ai rencontré un homme que j'aime, qui me rend mon affection... Vous devriez être satisfait de la tournure prise par les événements, car enfin, vous ne

pensiez point que je demeurerais vieille fille... Je n'ai pas une telle vocation, conclut Andrée qui, par un effort de volonté, réussit à sourire gaiement.

Elle sentait obscurément que mieux valait prendre une telle attitude; de la sorte, l'hostilité de son parent perdait de son importance.

— Bon, en attendant, retourne à tes affaires et laisse-moi m'occuper des miennes, maugréa Bertillon.

— C'est que je n'ai pas terminé, mon cousin.

— Qu'y a-t-il encore?... Que veux-tu me dire de plus?

Et le châtelain de Sermoize, tout à fait courroucé, dévisageait sa pupille sans bienveillance.

— M. Gertal m'a priée de vous demander quand vous pourriez le recevoir, articula bravement la jeune fille. Il voudrait vous être présenté et s'entendre avec vous sur la date à laquelle ses parents pourront venir à Sermoize faire la demande en mariage.

— Ainsi, c'est sérieux.

— On ne peut plus, mon cousin. Je m'étonne que vous en doutiez.

M. Bertillon qui s'était levé, fit rapidement deux ou trois tours par son cabinet de travail; puis, revenant se planter devant M^lle^ Mancel, il prononça d'une voix grondeuse :

— Tu y tiens vraiment?

— Tout à fait.

— Eh bien, nous sommes aujourd'hui lundi... Préviens ce jeune homme que je l'attendrai ici jeudi prochain, vers cinq heures.

— Oh, merci! mon cousin, s'exclama Andrée qui ne s'attendait point à une telle conclusion.

— Ne te hâte pas de te réjouir, ceci n'est pas un engagement de ma part. Je veux simplement voir ce garçon, causer avec lui, me faire une opinion.

— Rien n'est plus naturel, mon cousin, et je vous remercie de vous soucier pareillement de mon avenir.

— A présent, file... J'ai du courrier à rédiger, interrompit M. Bertillon en écartant d'un geste la

jeune fille qui, dans sa joie, esquissait un mouvement comme pour lui sauter au cou.

La pauvre Andrée étouffa un soupir. Elle aurait aimé à extérioriser le bonheur dont son cœur débordait.

Néanmoins, elle se hâta de sortir, se disant que la vieille Rosalie ne demanderait pas mieux que de recueillir ses confidences.

Ah, pourquoi son cousin qui, au fond, était si bon, croyait-il devoir prendre une telle attitude de hérisson?... Une fois de plus, Mlle Mancel le déplorait sincèrement.

L'heure d'après, alors que le boulanger déposait le pain sur la tablette ornant le guichet découpé dans le portail de Sermoize ainsi que le faisaient tous les fournisseurs du château pour les provisions qu'ils apportaient, Andrée qui le guettait, lui remettait une lettre écrite en hâte.

Elle portait comme adresse : M. Roland Gertal, rue de la Pépinière, Paris.

— Ne manquez pas de la mettre à la poste dès votre arrivée à Saint-Germain, recommanda la jeune fille. C'est très pressé.

— Soyez tranquille, mademoiselle, repartit le boulanger, brave homme, en regagnant son auto.

Les jours qui suivirent parurent interminables à Mlle Mancel, mais sa joie était telle qu'à plusieurs reprises, elle se surprit à fredonner, ce qui était chose rare à Sermoize où les chants et les rires n'étaient guère de mise.

Le mercredi matin, Andrée reçut un mot bref de Roland Gertal, l'informant que le jeudi, à l'heure indiquée, il se présenterait au château.

Andrée communiqua cette missive laconique et d'une correction parfaite, à M. Bertillon, lors du déjeuner. Ce dernier ne répondit que par un grognement inintelligible qui pouvait passer pour une approbation.

Si Andrée avait osé, elle aurait sauté sur sa bicyclette et poussé jusqu'au « Vivier », la propriété des Garnier, laquelle était distante de deux kilomètres,

afin d'annoncer la grande nouvelle à ces braves gens qu'elle savait favorables à ses projets.

Mais M. Bertillon n'aimait guère qu'elle sortît du domaine, aussi, la jeune fille ne sollicita-t-elle point l'autorisation nécessaire.

Enfin, le jeudi tant attendu arriva.

Dès trois heures, Andrée était prête, ayant revêtu sa plus jolie robe, un long fourreau de soie pervenche; à maintes reprises, elle s'examina dans les glaces pour s'assurer qu'elle n'était point laide.

— Vous êtes jolie comme un cœur, avait beau lui affirmer la vieille Rosalie, indulgente, M^lle^ Mancel n'en était pas absolument convaincue.

Elle se livrait encore à cette occupation, lorsque, vers cinq heures moins dix, le ronflement du moteur d'un taxi se fit entendre à l'extrémité de l'avenue reliant la grand'route au château.

Presqu'aussitôt, la cloche du portail tinta et Firmin, qui se tenait aux aguets, se précipita pour ouvrir.

L'instant d'après, il introduisait au grand salon un jeune homme, blond, aux yeux marrons éclairant un visage sympathique.

C'était Roland Gertal.

De suite, Andrée se montra au seuil d'une porte.

— Ma chérie, que je suis heureux de vous revoir! murmura Roland en se précipitant.

— Chut, mon cousin va venir... Soyez gentil et très aimable... Mon cousin est un peu ours, mais c'est un si brave homme!

— Je sais tout ce que vous devez à M. Bertillon, fit Gertal, pénétré. J'ai pour lui du respect, de la reconnaissance.

— Laissez-moi... on m'appelle, balbutia Andrée en dégageant ses mains que Gertal portait à ses lèvres.

En effet, son nom, plusieurs fois répété, retentissait à l'extrémité d'un couloir.

— Il paraît que ce M. Bertillon a tout d'un croquemitaine?... Tout de même, il ne me dévorera pas, monologua Gertal, en regagnant son fauteuil.

Quelques minutes plus tard, il s'inclinait respectueusement devant le châtelain et sa pupille qui en-

traient de compagnie, débitant au premier un compliment fort bien tourné.

— Oui, monsieur, je ne doute pas que vous soyez heureux d'être reçu chez moi, coupa Bertillon en s'adossant à la cheminée tandis qu'Andrée prenait place sur un siège, en face de son amoureux.

« Ma jeune cousine m'a fait part de vos intentions... Il paraît que vous vous aimez... C'est très bien... Mais quelle est votre situation?

— J'appartiens à une famille honorable... Mon père fut chef de bureau au ministère des Finances... Pour moi, je suis employé à la banque de l'Afrique du Nord dont les directeurs, MM. Bernheim et Salladrouze, veulent bien me témoigner de l'intérêt... Je n'ai pas de fortune mais du courage et de l'ambition.

Gertal poursuivait, donnant des détails que Bertillon écoutait sans mot dire tout en le toisant des pieds à la tête d'un air peu encourageant.

— Que vous dirai-je encore? conclut le jeune homme que cet examen ne mettait point à l'aise. J'aime très sincèrement Mlle Mancel et ferai de mon mieux pour la rendre heureuse...

« Vous aurez toujours en moi un parent respectueux et reconnaissant pour le bien que vous avez fait à celle que j'aime.

Il se tut, la gorge serrée, cependant qu'Andrée qui devinait ce qui se passait en lui, se hâtait d'intervenir.

— Oui, mon cousin, nous serons deux à vous aimer.

— Bon, bon, on dit cela, grommela le châtelain. Allez, je ne fais pas d'illusions... La jeunesse est égoïste...

— Monsieur, je vous assure que...

— Les protestations ne coûtent guère et ne signifient pas grand'chose, interrompit le collectionneur. Je verrai à votre sujet mes amis Garnier et au besoin, téléphonerai à vos patrons... Il est nécessaire que je recueille des renseignements sur votre compte.

— Soit, fit Roland, glacé.

Il y eut un silence des plus pénibles que Mlle Mancel rompit avec effort.

— Mon cousin, si vous vouliez voir les parents de M. Roland.

— Mais, très volontiers, je ne demande pas mieux, riposta Bertillon, à la grande surprise des deux jeunes gens.

« Voyons, poursuivit-il, nous sommes jeudi. Je recevrai avec plaisir M. et Mme Gertal mardi prochain à cette heure-ci, si toutefois, la chose leur convient.

Son ton se faisait presque aimable, un vague sourire glissait sur ses lèvres, dans l'ombre de sa moustache, et ceci réconforta quelque peu les amoureux.

— Mes parents sont entièrement à votre disposition, déclara Roland.

— Eh bien! voilà qui est entendu... Jeune homme, vous offrirai-je un verre de porto, une tasse de thé?

— Grand merci, monsieur. Je n'ai besoin de rien.

— Comment êtes-vous venu de Saint-Germain?

— J'ai pris un taxi devant la gare... Il m'attend à la porte du château.

— Cela va vous coûter bon... Enfin, ceci vous regarde, fit Bertillon. Allez donc, monsieur Gertal, sinon vous auriez une somme astronomique à payer à votre chauffeur.

Il sonnait, Firmin parut et Roland ayant touché les doigts que Bertillon lui offrait, baisé la main d'Andrée interdite, s'éloigna, reconduit par le vieux serviteur.

Avec un serrement de cœur, la jeune fille perçut le fracas de son auto qui filait vers la grand'route.

— Je vous remercie, mon cousin, murmura-t-elle avec effort.

— Ce garçon ne m'a pas produit bonne impression, fit Bertillon avec une moue. Il doit être prodigue, peu sérieux comme tous les jeunes gens de son âge, du reste.

— Mais, mon cousin, je vous assure que...

— Inutile de le défendre, j'ai mon opinion... Nous verrons ce que seront les renseignements recueillis sur son compte... Je te le répète, je ne me considère pas comme engagé.

— Evidemment, balbutia la pauvre Andrée, prête à pleurer.

— Il n'est pas mal de sa personne et ceci explique ton engouement... Ah! ma petite, faut-il que les jeunes filles soient frivoles, inconséquentes, pour s'emballer sur de telles apparences!

— Mon cousin, quand vous connaîtrez M. Roland...

— Veux-tu que je te livre toute ma pensée?... Il me fait l'impression d'un sauteur, avec son pardessus cintré, sa chemise de soie... De plus, il doit être joueur, comme tous les gens qui s'occupent de bourse...

« Si ce mariage se conclut, je doute que tu sois heureuse... Enfin, c'est toi qui l'auras voulu et tu n'auras de reproche à adresser à personne.

« Comme si tu ne pouvais pas rester tranquillement ici, où tu mènes une vie calme exempte de soucis!...

« C'est cela qui s'appelle le vrai bonheur, seulement, tu ne l'apprécies pas.

Sur ce, imposant silence d'un geste à la pauvre Andrée toute interloquée, M. Eustache Bertillon quitta le salon en haussant furieusement les épaules.

CHAPITRE II

Le surlendemain, vers neuf heures, alors que la vieille Rosalie apportait à son maître, avec son café au lait matinal, le courrier que le facteur venait de déposer dans la boîte aux lettres du château, M. Eustache Bertillon remarqua une missive dont l'adresse était tapée à la machine.

Dans un angle de l'enveloppe figurait la mention : « Personnelle. »

— Qu'est-ce encore? grommela le collectionneur qui, prenant un coupe-papier sur sa table de travail, entreprit d'ouvrir la missive.

Il en tira une feuille de papier commun du même genre que l'enveloppe sur laquelle quelques lignes étaient dactylographiées.

A peine y eut-il jeté les yeux qu'une exclamation de fureur s'étrangla dans sa gorge, faisant sursauter la cuisinière qui s'attardait à ranger un bibelot sur la cheminée.

— Ah! nom de nom... C'est trop fort!...

La physionomie de M. Bertillon s'était contractée; ses yeux étincelaient; terrifiée, Rosalie balbutia :

— Que vous arrive-t-il donc, monsieur?

Mais au lieu de lui répondre, le châtelain qui s'était dressé, poursuivait, en proie à une colère croissante : :

— En voilà un toupet!... Se permettre d'écrire des choses pareilles à moi... Si ces brigands-là s'imaginent m'intimider, ils ont tort!...

Il criait si haut, si fort, que Mlle Mancel qui passait dans le couloir, accourut au bruit.

— Qu'avez-vous, mon cousin?...

Bertillon, que la rage suffoquait, lui tendit la malencontreuse missive et Andrée lut, non sans stupeur, les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Vous êtes homme de goût et connaisseur en œuvres d'art; aussi, les collections réunies par vous à Sermoize sont-elles des plus remarquables. J'en parle par ouï-dire, n'ayant pas eu le plaisir d'être admis à les contempler. Néanmoins, je fais crédit à votre sens artistique que je sais fort étendu.

« Un pareil trésor est sans prix et c'est pourquoi je n'hésite pas à vous proposer la petite transaction suivante que vous accepterez, après réflexion, j'en suis convaincu. Allez donc déposer cent billets de mille francs, lundi prochain, à huit heures du matin, sous une grosse pierre que vous trouverez derrière le grand chêne qui se trouve le troisième à droite, sur le chemin de Verbault, en venant de la route nationale.

« Moyennant le versement de cette somme modi-

« que, nous ne rendrons pas visite, mes amis et moi,
« à vos galeries.

« Dans le cas contraire, nous nous verrions dans
« l'obligation de prélever quelques-unes des œuvres
« de maîtres réunies par vous. On m'a signalé cer-
« tain Fragonard, deux Watteau, un Latour et une
« statuette de Pigalle dont j'aurai un facile place-
« ment.

« Inutile de prévenir la police; celle-ci serait im-
« puissante à vous protéger, et alors, pour vous pu-
« nir, nous devrions nous montrer plus exigeants.

« Excusez-nous, cher monsieur, d'en user aussi
« librement avec vous, mais la dureté des temps ne
« me permet pas de satisfaire, comme je le vou-
« drais, mon goût pour les belles choses. De plus, il
« me faut rétribuer les braves garçons qui me secon-
« dent dans mes entreprises.

« Vous aurez tôt fait de récupérer cette contribu-
« tion de cent mille francs que je me vois obligé, à
« mon grand regret, de prélever sur vous et de la
« sorte, vous acquerrez une tranquillité parfaite, ce
« qui n'est pas cher pour le prix.

« Trouvez ici, je vous prie, cher monsieur, l'assu-
« rance de ma considération distinguée.

« *Un amateur éclairé.* »

— Oh! murmura Andrée, saisie, quel est le mauvais plaisant.

— Ah! tu appelles cela une plaisanterie, eh bien! tu n'es pas difficile! explosa Eustache Bertillon qui, durant ces quelqeus minutes, s'était repris.

« Ce coquin se figure que je vais me laisser dépouiller bénévolement. Cent mille francs!...

« Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, le sacripant...

« On voit bien qu'il ne me connaît pas... A nous deux, mon bonhomme!

« Tu ne tiens pas encore mon argent, ni mes œuvres d'art!...

— Que comptez-vous faire, mon cousin? interrogea M^lle^ Mancel que l'exaltation de son parent inquiétait visiblement.

— Prévenir la police, parbleu! Elle existe pour nous protéger, nous défendre contre les entreprises des fripouilles de cette espèce.

« Auparavant, je vais faire tout verrouiller ici.

En même temps, M. Bertillon appuyait furieusement à trois reprises sur le bouton d'une sonnerie, ce qui fit accourir Firmin.

— Fermez portes et fenêtres!... cadenassez les persiennes de fer des salles du rez-de-chaussée... Vérifiez le fonctionnement des avertisseurs. Chargez votre fusil... lui jeta M. Bertillon.

— Bien, monsieur, fit le vieux serviteur effaré.

— Désormais, nul n'entrera plus à Sermoize ni n'en sortira... Vous m'entendez tous...

« Les fournisseurs eux-mêmes ne seront pas admis à l'intérieur du château... Ils devront déposer leurs provisions au guichet du portail.

— Mais, monsieur, on fait toujours ainsi, risqua Rosalie.

— Dans un quart d'heure, je procéderai à une inspection de nos moyens de défense et j'entends trouver tout en parfait état... Andrée, tu seconderas Firmin.

« Pour moi, je vais alerter la police.

Sur ce, congédiant la jeune fille et les domestiques qui sortirent interdits, M. Eustache Bertillon revint à son bureau sur lequel reposait l'appareil téléphonique.

Ayant composé un numéro, il demanda la communication avec le commissariat de police de Saint-Germain-en-Laye.

Durant les quelques secondes qui s'écoulèrent ensuite, le collectionneur vérifia minutieusement le pistolet automatique de fort calibre déposé dans un tiroir, à portée de sa main.

— Ah! si cet amateur éclairé se risque ici avec les braves garçons qui le secondent dans ses entreprises, nous aurons de quoi les recevoir de la bonne manière, ricanait-il.

Une sonnerie impérieuse l'interrompit et, portant le récepteur à son oreille, le châtelain articula :

— Allo, allo... je voudrais parler à M. Batelier, le

commissaire de police. Oui, c'est pour une communication de la plus haute importance...

« Ici, M. Bertillon, du château de Sermoize... Ah! c'est vous, monsieur le commissaire?

« Ecoutez la lecture de cette lettre que je viens de recevoir à l'instant.

Sur ce, Eustache Bertillon entreprit de donner connaissance de la missive à son correspondant.

— Est-ce bien sérieux? risqua la voix lointaine de celui-ci.

Pour le coup, le collectionneur bondit sur son fauteuil.

— Je suis convaincu que ce n'est point là une menace en l'air, monsieur le commissaire, riposta-t-il avec aigreur. Envoyez-moi quatre de vos hommes, solides et bien armés... Vous me devez aide et protection...

« Si les coquins se présentent, il faut qu'ils trouvent à qui parler.

« Je compte que vous allez ouvrir une enquête sur ces faits inqualifiables.

M. Bertillon continuait, parlant d'aviser la gendarmerie, le Parquet de Versailles, les services de la Sûreté nationale, à Paris.

A l'entendre, il ne s'agissait rien moins que d'une mobilisation générale.

Vainement, M. Batelier essayait de le calmer.

— Ne nous alarmons pas, cher monsieur... Nous nous trouvons probablement en présence d'un mystificateur... D'ordinaire, les cambrioleurs n'ont point pour habitude d'avertir ainsi leur victme.

— Je vous trouve plaisant, monsieur le commissaire... On voit bien que ce n'est pas vous qui êtes directement menacé.

— Oh! moi, vous savez, je ne m'émeus pas pour si peu... l'habitude...

« En mettant les choses au pis, nous nous trouvons en face d'un maître-chanteur... Je vais vous envoyer l'un de mes meilleurs inspecteurs qui procédera à une première enquête...

— Un inspecteur!... Il m'en faut au moins quatre!

Que voulez-vous qu'il fasse, votre inspecteur! protesta véhémentement le châtelain.

Ce fut inutilement que le commissaire tenta de lui expliquer qu'il ne pouvait faire davantage, Bertillon refusait de rien entendre.

Comme en désespoir de cause, M. Batelier raccrochait, le châtelain téléphona à la gendarmerie de Saint-Germain.

Au capitaine Mayeux venu à l'appareil, il exposa à nouveau ses doléances, réclamant l'envoi d'un quatuor de gendarmes.

A son tour, l'officier essaya de lui démontrer que de semblables mesures ne s'imposaient point, M. Eustache Bertillon piqua une seconde colère.

Il était exaspéré, hors de lui, lorsqu'ayant enfin raccroché, il procéda à l'inspection des moyens de défense de Sermoize.

Sur son ordre, Firmin qui l'escortait, dut mettre son fusil chargé en bandoulière; quant à M. Eustache, il avait un revolver dans chacune des poches de son veston.

Cette tournée le rassura quelque peu; à cette heure, Sermoize était en état de siège.

Une souris n'aurait pu s'y glisser sans mettre en branle une demi-douzaine d'avertisseurs électriques ou fracturer autant de serrures de sûreté.

Ces constatations apaisèrent quelque peu M. Bertillon; néanmoins, son visage était encore contracté lorsqu'il regagna son cabinet de travail où Andrée l'attendait.

La jeune fille, le premier émoi passé, avait réfléchi et elle entreprit d'exposer à son parent que, selon toute vraisemblance, M. Batelier avait raison.

— Mon cousin, nous n'avons pas grand'chose à craindre ici...

— On dit cela avant, coupa M. Eustache, quitte à déplorer le mal quand il est fait.

— Mais, mon cousin...

— Je ne me soucie pas d'être dévalisé par des sacripants... Dorénavant, aucun étranger ne franchira mon seuil... Tu peux l'écrire à M. Gertal.

Et comme Mlle Mancel le regardait, interdite, le collectionneur précisa.

— Ne devait-il pas venir mardi prochain avec ses parents?

— Si fait, mais je ne pensais pas que ces mesures le concernaient.

— Je ne saurais souffrir la moindre exception.

— Permettez... Ce sont des personnes honorables...

— Aucune exception, te dis-je... aucune! cria M. Bertillon, en martelant sa table d'un furieux coup de poing.

Le tintement lointain de la cloche du portail, empêcha Andrée de répliquer.

— Ah! ce doit être l'envoyé de la police! s'exclama M. Bertillon en se précipitant au dehors.

Dans la cour, il trouva Firmin qui, son fusil au dos, parlementait à travers le guichet du portail avec un étranger arrivé en auto.

M. Bertillon exigea de ce dernier qu'il lui montrât sa carte d'identité; puis, enfin convaincu qu'il avait bien affaire à l'inspecteur Jeanniot, du commissariat de Saint-Germain, il mit revolver au poing, en ordonnant d'ouvrir.

Ce fut dans ces conditions que Jeanniot, petit homme d'une trentaine d'années, à la physionomie matoise, au regard narquois, fut admis à Sermoize.

M. Bertillon l'emmena dans son bureau où il lui communiqua la lettre de menaces que nous connaissons.

— Elle fut mise hier soir à Paris, dix-huit heures, à la gare Saint-Lazare, constata le policier, en vérifiant le cachet de la poste. On s'est servi d'une machine Underwood pour l'écrire... Le papier fort ordinaire, ne porte aucune marque.

« En tout cas, son auteur semble assez au courant des pièces principales composant votre collection.

— Parbleu! oui, monsieur l'inspecteur, et voilà qui prouve que l'affaire est sérieuse, car dix personnes étrangères à cette demeure n'y pénètrent pas dans l'année.

— Nous tâcherons de découvrir l'auteur de cette missive, fit encore Jeanniot sans grande conviction.

Sur la proposition de M. Bertillon, il procéda à une visite minutieuse des lieux, admirant sans réserve le dispositif de sécurité installé à Sermoize.

— Vous êtes ici comme dans un coffre-fort, finit-il par murmurer. Dans ces conditions, je ne pense pas que vous ayez grand'chose à redouter.

— C'est possible... Néanmoins, je ne serai vraiment tranquille que quand vous vous serez organisé ici avec trois ou quatre de vos collègues.

« Un service de surveillance de jour et de nuit sera instauré.

— Mais je repars à l'instant, cher monsieur, protesta l'inspecteur.

Et sur un geste de son interlocuteur, il expliqua :

— Vous comprenez, si je veux découvrir les gens auxquels nous avons affaire, il me faut procéder à une enquête...

— D'autres s'en chargeront.

— Cependant, monsieur, on ne peut mobiliser à votre profit toutes les forces policières du département!...

— Je ne sais qu'une chose... Je suis menacé, vous devez me défendre, me protéger.

Jeanniot eut beau discuter, essayer de ramener M. Bertillon à une plus saine appréciation des choses, ce dernier refusait de l'écouter, si bien qu'en désespoir de cause, l'inspecteur finit par se retirer, en haussant les épaules.

Après son départ, le châtelain rappela le capitaine Mayeux.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut la promesse que les gendarmes chargés d'effectuer des rondes nocturnes, dans la région, surveilleraient spécialement Sermoize.

Auprès du Parquet de Versailles, de la Sûreté nationale qu'il appela successivement, le châtelain n'eut pas plus de succès. Partout, on refusait de prendre la situation au tragique.

M. Bertillon qui étranglait de colère, d'indignation, n'en revenait point.

— Eh bien! je me garderai moi-même! clama-t-il, hors de lui.

Fébrilement, il feuilletait le bottin; enfin, il trouva ce qu'il cherchait et à nouveau, le téléphone joua.

Cette fois, ce fut M. Leriche, directeur d'une agence de police privée, rue des Capucines, avec qui M. Bertillon entra en communication, réclamant l'envoi d'une demi-douzaine de détectives qui devraient s'installer à Sermoize jusqu'à nouvel ordre.

— Volontiers, riposta M. Leriche, mais la chose vous coûtera quinze cents francs par jour...

L'énormité du chiffre arracha une protestation au collectionneur, ce dont M. Leriche profita pour poursuivre : :

— Croyez-moi, monsieur, un tel luxe de précautions est inutile... Je vais vous envoyer un de mes hommes, Brideau, un garçon intelligent et débrouillard comme pas un, dont je vous réponds.

« Il s'installera à Sermoize et tant qu'il y restera, votre amateur éclairé fera bien de se tenir coi d'autant que, pendant ce temps, nous nous mettrons à sa recherche, concurremment avec les policiers officiels.

« Nous aurons tôt fait de lui mettre la main au collet.

— Soit, j'attends votre Brideau, murmura M. Bertillon avec un soupir cependant, que là-bas, dans son bureau de Paris, M. Leriche souriait ironiquement en songeant à l'émoi de ce brave provincial qui, pour un peu, eût exigé un bataillon de gardes mobiles pour surveiller sa propriété.

— Ah! pourquoi faut-il que tout soit si cher, à notre époque? gémissait plaintivement M. Eustache Bertillon consterné.

L'apparition d'Andrée vint faire diversion à ses pensées.

— Voyons, mon cousin, vous devez être plus rassuré, j'imagine, commença la jeune fille.

— Pas du tout... Je viens simplement d'acquérir la certitude que les autorités se moquent pas mal des inquiétudes des infortunés particuliers.

« Toujours l'histoire des carabiniers qui arrivent après la bataille. C'est quand le mal est fait qu'on songe à le réparer.

« Mais prévoir... essayer d'arrêter les coquins

avant qu'ils aient perpétré leur crime, nul ne s'en soucie!

« Heureusement, je seconderai de mon mieux ce fameux détective que j'attends.

— Dans ces conditions, il me semble inutile de décommander M. Gertal et sa famille... risqua timidement Mlle Mancel.

— Au contraire... Je ne veux voir personne à Sermoize... Personne, m'entends-tu! sursauta M. Bertillon.

— Mais, mon cousin, indiquez une autre date...

— Je ne sais pas... tant que cette menace pèsera sur moi, que les bandits n'auront point été arrêtés, je ne serai pas tranquille.

— Mais combien de temps cela durera-t-il? balbutia Andrée, décontenancée.

— Je ne sais pas... Je ne connais qu'une chose, on veut me dépouiller, je ne me laisserai pas faire.

— Mais, mon cousin, songez à l'effet déplorable d'une pareille mesure... Que vont penser les Gertal...

— Voilà qui m'est égal.

— Pas à moi... mon mariage peut se trouver ainsi indéfiniment retardé...

— La belle affaire!... Tu as bien vécu vingt ans sans être mariée, il me semble que tu pourras encore attendre trois, quatre ou cinq ans, si la chose est nécessaire!... riposta M. Bertillon avec une conviction née de son égoïsme.

La pauvre Andrée dont le cœur se serrait, comprit qu'elle ne gagnerait rien à insister.

A cette heure, son cousin était buté, ne connaissait plus rien.

Toutes ses pensées allaient à ses précieuses collections... L'univers entier aurait pu crouler, s'anéantir sans qu'il s'en souciât.

Tristement, la jeune fille quitta la pièce et ce fut en pleurant que, rentrée dans sa chambre, elle écrivit à son fiancé une longue lettre en laquelle elle exposait sa déplorable situation.

« peur, concluait-elle. Prenez patience, mon ami,
« C'est à croire que mon cousin est devenu fou de

« plaignez-moi et surtout n'oubliez point celle qui « pense constamment à vous...

« Espérons qu'avant peu nous connaîtrons des « jours meilleurs et que nous pourrons enfin réali- « ser notre cher projet. »

Sur ce, elle signa et l'heure d'après, le facteur emportait sa lettre vers Saint-Germain.

Au cours de l'après-midi, M. Brideau se présenta à Sermoize.

Le détective était un homme d'une quarantaine d'années, au crâne prématurément dégarni, au regard sournois, à l'air tout à la fois obséquieux et important.

Il causa une bonne impression à M. Bertillon qui lui fit visiter en détail ses installations. Brideau approuva tout sans réserve.

— Je réponds que pas un objet ne sera déplacé ici, conclut-il avec autorité.

Cette assurance réconforta le collectionneur.

Il fut entendu que Brideau passerait toutes les nuits étendu sur un divan de la grande galerie du rez-de-chaussée. Le jour, il se reposerait dans une chambre du second étage mise à sa disposition et alors, ce serait M. Bertillon qui, en personne, assurerait le service de garde.

— Vous avez bien fait d'avoir eu recours à nous, disait encore M. Brideau au dîner qu'il prit en compagnie des châtelains. Les gens de la police officielle ne savent que courir après les malfaiteurs lorsque ceux-ci ont mené à bien leurs entreprises et ils ne les attrapent pas toujours, conclut-il avec un gros rire, tout en reprenant du poulet.

Cette opinion était trop conforme à celle de M. Bertillon pour que celui-ci n'approuvât point.

Ce soir-là, la pauvre Andrée dont les yeux rougis attestaient la peine se retira de bonne heure, laissant ces messieurs au salon où Brideau racontait avec force détails les affaires extraordinaires qu'il avait débrouillées depuis qu'il faisait de la police.

M. Bertillon l'écoutait, bouche bée, se félicitant de s'être assuré les services d'un homme aussi habile, aussi expérimenté.

CHAPITRE III

Durant les jours qui suivirent, rien ne vint troubler la tranquillité des habitants de Sermoize; aussi, Firmin et Rosalie commençaient-ils à trouver, à part eux, que le maître s'était alarmé bien vite.

Andrée Mancel ne soufflait mot, ne faisant que de courtes apparitions à la salle à manger et continuant à s'acquitter de ses devoirs domestiques.

La jeune fille passait la majeure partie de son temps, enfermée dans sa chambre, à écrire de longues lettres désolées à Roland Gertal.

Celui-ci répondait par des missives rédigées sur le même ton, où il déplorait le caractère pusillanime dont le cousin de sa fiancée faisait preuve en cette occasion.

Il terminait toujours en assurant Andrée de sa tendresse, jurant qu'il l'attendrait tout le temps qu'il faudrait et la lecture de ces missives réconfortait quelque peu la pauvre enfant.

Quant à M. Bertillon, vingt fois par jour, il relançait le commissariat de Saint-Germain-en-Laye pour demander si l'on n'avait pas enfin arrêté les coquins qui avaient osé le menacer.

Chaque fois, la réponse était négative; à part eux, M. Batelier et ses collaborateurs ne se gênaient pas pour traiter le collectionneur de maniaque.

A deux reprises, l'inspecteur Jeanniot était revenu à Sermoize.

En apprenant que le détective Brideau y était installé à poste fixe, l'inspecteur avait eu un de ces sourires narquois qui lui étaient habituels et il avait chaudement félicité M. Bertillon de sa décision.

— De la sorte, vous n'avez plus rien à craindre, avait-il conclu sur un ton légèrement ironique qui avait fait froncer le sourcil au châtelain.

M. Brideau n'avait riposté que par un regard d'homme supérieur.

C'était toujours la même histoire, les gens de la police officielle s'imaginaient qu'ils étaient seuls capables d'élucider une affaire!...

En attendant, le détective privé faisait bonne garde, multipliant les rondes nocturnes cependant que, durant le jour, M. Bertillon le remplaçait, veillant avec un zèle égal.

Ce fut ainsi qu'on atteignit le lundi fixé par l'amateur éclairé pour le versement des cent mille francs qui devaient être déposés sous une pierre du chemin de Verbault. Il va sans dire que M. Bertillon ne fit rien de pareil.

Les heures qui s'écoulèrent le trouvèrent nerveux, plus inquiet qu'à l'ordinaire.

De toute évidence, il se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de s'exécuter afin de protéger ses précieuses collections du pillage en règle dont celles-ci étaient menacées et les propos optimistes de Brideau ne réussirent à le rassurer que médiocrement.

Le détective semblait se trouver fort bien à Sermoize.

La table était bonne, Rosalie étant un fin cordon bleu, et M. Brideau s'avérait gourmet averti.

Le mardi, puis le mercredi se passèrent, sans incident; le châtelain commençait à respirer plus à l'aise.

Le soir de ce mercredi, après une dernière ronde, M. Bertillon se retira chez lui, vers neuf heures et demie.

Ayant déposé, sur sa table de nuit, à portée de sa main, les deux revolvers qui ne le quittaient pas, il ne tarda pas à glisser au sommeil.

Aux environs de minuit, il s'éveilla; un bruit de moteur montait de la Seine toute voisine.

Evidemment, c'était une péniche qui passait, se hâtant vers Rouen ou vers Paris, et M. Bertillon se rendormit.

Brideau avait passé la soirée à lire un roman-feuilleton, confortablement installé sur le divan de la grande galerie.

Vers dix heures un quart, il fit une ronde; tout était en parfait état, si bien que quelques minutes avant onze heures, le policier regagnait sa place, reprenant sa lecture.

A minuit moins dix, il se relevait à nouveau et, sa lampe électrique à la main, son pistolet automatique émergeant de la poche de son pardessus, il commença sa seconde inspection.

Alors que Brideau poussait la porte du salon carré où se trouvaient accrochés les meilleurs tableaux de l'école anglaise possédés par le châtelain, il crut percevoir un craquement suspect.

— Sans doute le bois de quelque meuble qui travaille, songea-t-il en avançant de quelques pas.

Mais à peine avait-il dépassé le battant largement ouvert, qu'une ombre qui se tenait le dos plaqué à la muraille, se dressa derrière lui.

Averti par un secret instinct, Brideau tourna machinalement la tête, mais il était trop tard.

A la même seconde, il recevait sur le crâne un formidable coup asséné avec une matraque en caoutchouc et, sans proférer un cri, le malheureux s'effondra, assommé, la face contre terre, lâchant sa lampe électrique qui roula sur le tapis.

Son agresseur se pencha vers lui, prêt à frapper de nouveau.

La chose était inutile, le pauvre diable avait perdu connaissance.

Alors, le bandit lança un appel étouffé.

Aussitôt, une porte s'ouvrit de l'autre côté de la pièce et quatre hommes parurent qui, successivement, pénétrèrent dans le salon carré.

De même que le premier, tous étaient masqués de noir.

Des gabardines sombres les enveloppaient de la tête aux pieds, leurs pieds étaient chaussés de souliers à semelles de caoutchouc qui n'éveillaient aucun écho et leurs mains soigneusement gantées.

Prestement, l'infortuné Brideau fut garrotté, bâillonné, puis on le poussa sous un canapé.

— Et, maintenant, au travail! articula son agres-

seur qui semblait être le chef de la bande, la péniche ne saurait tarder.

« En attendant, coupons les fils électriques des avertisseurs... Chacun sait ce qu'il y a à faire, n'est-ce pas?...

— Oui, patron, soyez tranquille, répliqua l'un des bandits.

Immédiatement, tous se dispersèrent, se répandant par les pièces du rez-dechaussée, tandis que le chef, l'oreille au guet, sa matraque au poing, demeurait dans le salon carré.

Cinq minutes plus tard, tous étaient de retour.

— Les sonneries sont coupées, annonça l'un d'eux. J'ai même sectionné le fil du téléphone.

— Ce n'était pas nécessaire! En route!

Ces derniers mots équivalaient évidemment à un ordre formel de commencer la besogne. Les malandrins ne se le firent pas répéter.

Par deux, ils s'attaquaient aux tableaux, les décrochant, les empaquetant dans les rideaux, les tapis.

Les statues eurent le même sort. Le travail s'effectuait sans bruit, sans heurts, avec une célérité remarquable.

Pour son compte, le chef avait gagné l'une des fenêtres de la grande galerie du rez-de-chaussée qu'il ouvrit; la serrure assurant la fermeture des volets de fer ne résista guère à ses rossignols, à son trousseau de fausses clefs.

La seconde suivante, la persienne s'écartait et l'homme, se penchant sur la barre d'appui, risqua un coup d'œil au dehors. Un vent froid et humide montant de la rivière lui souffleta le visage.

Il faisait noir comme dans un four, au ciel aucune étoile ne brillait. De temps à autre, du côté de la grand'route, on percevait le ronflement d'un moteur d'auto.

Le chef attentif et silencieux prêtait l'oreille.

Enfin, du côté de Mantes, un grondement caractéristique se fit entendre, puis, par trois fois, un fanal électrique s'alluma pour s'éteindre au bout de quinze secondes.

— Voilà la péniche! grommela l'homme.

De fait, ses yeux habitués à l'obscurité distinguaient une masse se mouvant rapidement au ras de l'eau.

Peu après, elle venait s'immobiliser au pied même des murs de Sermoize, qui, en cet endroit, baignaient directement dans la Seine.

Les mariniers manœuvraient avec la même habileté que les cambrioleurs. Evidemment, tous ces gens connaissaient parfaitement leur affaire.

Cependant, dans la grande galerie, une forte lampe électrique avait été allumée derrière un paravent, lequel, masquant en partie sa lueur, empêchait qu'on la distinguât de la rive opposée.

Le chef, se saisissant d'une forte corde, l'assujettissait solidement à la barre d'appui.

Déjà, ses complices apportaient une statue grandeur naturelle enroulée dans un tapis.

On la ficela en un tournemain avec l'extrémité du cordage; après quoi, deux des malandrins entreprirent de la laisser glisser jusqu'au pont de la péniche tandis que le troisième retournait aider ses compagnons dans leur déménagement.

La chose se fit sans heurt, sans fracas, avec une rapidité déconcertante.

Une heure plus tard, sans avoir été dérangés, les cambrioleurs quittaient Sermoize en gagnant à leur tour le pont de la péniche.

Ils laissaient derrière eux les salons et la galerie vides de leurs principales œuvres d'art.

Avec précaution, un marinier repoussa, à l'aide d'une gaffe, l'avant du bateau vers le courant, tandis que ses compagnons larguaient l'amarre que, durant l'accostage, ils avaient fixée à un fort anneau scellé dans le mur, à quelques pieds du niveau de l'eau et, silencieuse comme elle était venue, l'embarcation s'éloigna, redescendant le fleuve.

Lorsque, vers sept heures et demie, Rosalie, la cuisinière de M. Bertillon, descendit de sa mansarde située sous les combles, pour gagner la cuisine où elle allait préparer le petit déjeuner, elle ne remarqua, tout d'abord, rien d'anormal.

Pourtant, ayant voulu aller puiser de l'eau au puits

et voir si des œufs frais ne se trouvaient point dans le poulailler, elle s'approcha d'une porte de service, permettant de passer de l'office à l'extérieur.

A son grand étonnement, elle constata que cette issue n'était point fermée ainsi qu'à l'ordinaire et elle apostropha son mari qui survenait :

— Dis donc, Firmin, comment se fait-il...

La parole expira sur les lèvres de la brave femme car un examen plus attentif venait de lui montrer des traces fort visibles de pesées.

Evidemment, cette issue avait été fracturée.

— Oh! firent les deux époux en échangeant un regard de stupeur.

Déjà, le vieux Firmin, retrouvant ses jambes de quinze ans, galopait jusqu'à l'escalier qu'il gravit quatre à quatre pour aller frapper à la porte de la chambre de M. Bertillon.

Celui-ci achevait de se raser quand le serviteur, sans attendre d'y avoir été invité, repoussa le battant.

— Monsieur, monsieur, venez vite! articula-t-il, tout haletant, la porte de l'office a été fracturée.

— Qu'est-ce que vous racontez?... vous êtes fou ou ivre?... hurla le collectionneur qui avait verdi.

Puis, sans plus écouter les explications que bredouillait Firmin, il s'épongea le visage et, enfilant une veste de pyjama, il se précipita au dehors.

A l'office, il trouva Rosalie qui se lamentait.

En effet, la cuisinière avait poussé jusqu'au boudoir en rotonde, et, là, un coup d'œil lui avait suffi pour constater que deux grandes toiles qui l'ornaient n'y étaient plus.

— Monsieur, les *Bergers* du boudoir ne sont plus là!

Pour M. Bertillon, ce fut un nouvel aiguillon.

Au pas de course, il fila vers le boudoir où il disparut et les domestiques, figés par la stupeur, perçurent ses cris, ses exclamations de désespoir.

Lorsqu'Andrée Mancel, alertée à son tour, pénétra dans la grande galerie, elle trouva son parent affalé, sans voix, au fond d'une bergère.

D'un geste plus éloquent que toutes les lamenta-

tions, il lui désigna les murs débarrassés de leurs tableaux de valeur, les stèles veuves de leurs statues, les vitrines fracturées vidées de leurs bibelots.

— Mon Dieu! balbutia la jeune fille, atterrée, n'en croyant pas ses yeux, puis, se reprenant, elle murmura :

— Mais alors, M. Brideau... Qu'est devenu M. Brideau?

Nul n'avait encore songé au détective dont l'absence était pour le moins inexplicable.

— En effet, qu'est-il devenu, celui-là? grogna Firmin, soupçonneux, car les façons du policier ne lui revenaient guère.

M. Eustache Bertillon fut immédiatement sur pied.

— Ah! c'est vrai!... Est-ce que, par hasard?...

Il n'acheva pas sa pensée mais, pour tous, elle fut parfaitement claire et, aussitôt, une visite plus attentive des lieux commença.

Elle devait amener la découverte du malheureux détective, toujours gisant sous le canapé du salon carré où ses agresseurs l'avaient abandonné, bâillonné et ligoté.

Le pauvre diable ne donnait pas signe de vie; son visage était cireux et du sang coagulé s'amassait à la partie postérieure de son crâne.

— Le malheureux!... commença Andrée, apitoyée.

Mais M. Bertillon, qui semblait avoir recouvré toute sa présence d'esprit, donnait des ordres.

Tandis que Rosalie l'aidait à délivrer Brideau qu'on coucha sur un divan, Firmin se rendait au garage et, peu après, l'auto l'emportait vers Saint-Germain d'où il devait ramener la police, un docteur.

En effet, le châtelain avait bien tenté de téléphoner mais il avait dû y renoncer, les fils étant coupés.

L'heure d'après, le commissaire de police Batelier, le capitaine de gendarmerie Mayeux, l'inspecteur Jeanniot et quelques-uns de leurs hommes arrivaient à Sermoize, suivis de près par le Dr Chardin.

Tandis que ce dernier auscultait Brideau, toujours

privé de sentiments, les policiers commencèrent leur enquête.

M. Bertillon, en les attendant, avait dressé une liste sommaire des objets dérobés.

Au reste, la chose était facile : les bandits avaient fait main basse sur les pièces principales de sa collection.

Tout d'abord, l'inspecteur Jeanniot établit comment les malandrins avaient pénétré dans le domaine dont, évidemment, la disposition leur était connue.

Ils avaient franchi le mur d'enceinte limitant le petit parc en se faisant la courte échelle et en plaçant sur les tessons de bouteilles ornant le faîte de la muraille une vieille couverture qu'on retrouva.

La porte de l'office fracturée, ils étaient dans la place.

— Mais comment se fait-il que l'avertisseur électrique dont cette issue, comme les autres, était pourvue, n'ait pas fonctionné? observa M. Bertillon qui ne quittait pas les policiers. Avant de me coucher, j'ai fait ma ronde comme d'habitude... Tous les avertisseurs étaient en bon état.

— Je ne saurais vous dire, murmura M. Batelier.

— Evidemment, monsieur le commissaire, évidemment...

« Quand je pense que, pour un peu, vous m'eussiez traité de maniaque alors que je réclamais votre protection, ces jours-ci!...

— Hum!... monsieur Bertillon... nous ne pouvions prévoir.

— Oui, vous ne pouviez prévoir. C'est bien là ce que je vous reproche! maugréa le châtelain.

Il fut établi que tous les fils des sonneries du rez-de-chaussée, de même que ceux du téléphone, avaient été coupés; on avait affaire à des gaillards qui connaissaient parfaitement leur affaire.

— Mais enfin! s'exclama M. Bertillon, comment les gredins ont-ils pu emporter leur butin, lequel représente plusieurs centaines de kilos et est des plus encombrant?

La réponse à cette question ne devait pas tarder.

Le capitaine Mayeux s'étant avisé que l'une des fenêtres de la galerie était demeurée entr'ouverte, constata que la serrure de la persienne avait été forcée; la barre d'appui gardait les traces visibles du frottement d'une corde.

Un gendarme monté dans un bateau vint se poster sous la croisée; il releva des traces identiques sur un anneau de fer rouillé, scellé dans le mur juste au-dessous.

Tout devenait clair, limpide : les cambrioleurs avaient emporté leur butin à l'aide d'une embarcation.

— Et vous n'avez rien entendu? fit M. Batelier en se tournant vers Eustache Bertillon et vers Andrée Mancel, debout à ses côtés.

Ce fut alors que le collectionneur se rappela que, vers minuit, il avait perçu des grondements de moteur montant de la rivière, mais il n'y avait point attaché d'importance, la chose se produisant fréquemment.

Au reste, rien ne prouvait que ce bâtiment fût celui utilisé par les malfaiteurs.

Mais le Dr Chardin survenait, l'air grave, préoccupé.

— Eh bien! docteur, avez-vous ranimé votre blessé et pouvons-nous l'interroger? s'enquit le capitaine Mayeux.

— Ma foi, non, et je crains que la chose soit impossible d'ici longtemps... Je redoute une fracture du crâne...

— Oh!

— Le pauvre diable a dû recevoir un coup formidable... Je vais le transporter à l'hôpital de Saint-Germain dans ma voiture... Là seulement il pourra recevoir les soins que nécessite son état et je pourrai me prononcer en toute connaissance de cause.

— Jeanniot, vous resterez ici pour continuer l'enquête... Je rentre au commissariat d'où j'aviserai le Parquet, décida alors M. Batelier qui semblait consterné et se sentait mal à l'aise sous les regards chargés de reproches de M. Bertillon.

Le diagnostic du Dr Chardin devait se vérifier

exact; l'infortuné Brideau était bel et bien atteint d'une fracture du crâne.

Pourtant, au début de l'après-midi, alors que le capitaine Mayeux lui rendait visite, il reprit connaissance durant quelques minutes.

Ce fut pour articuler d'une voix pâteuse en réponse à une question de l'officier de gendarmerie.

— Je ne sais pas... Je n'ai rien vu... J'ai reçu un coup...

On n'en put tirer autre chose et, de nouveau, le blessé glissa au coma.

CHAPITRE IV

Le lendemain de ce jour néfaste, les représentants du Parquet de Versailles se trouvaient réunis dans le cabinet de travail de M. Bertillon.

Il y avait là le substitut du procureur de la République, M. Lazare, un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie poupine, qui semblait fort préoccupé d'assurer la belle harmonie de sa jolie barbe blonde car, à chaque instant, il la caressait d'un petit peigne d'écaille, M. Tricoux, le juge d'instruction, personnage long et maigre, au faciès anguleux, au regard glacé, au maintien froid et distant, son greffier.

Le commissaire Batelier et l'inspecteur Jeanniot les assistaient, ainsi que l'inspecteur principal Barthélémy et son collègue Surdon, de la première brigade mobile.

Ces messieurs avaient à nouveau parcouru les salles dévastées, en compagnie de M. Bertillon qui, ayant passé la journée de la veille à dresser la liste complète des objets dérobés, pouvait leur en fournir une description détaillée, indiquer l'emplacement qu'ils occupaient.

Cette descente de justice n'avait rien appris.

Maintenant, les magistrats et leurs auxiliaires tenaient conseil.

M. Tricoux s'était fait remettre la lettre de menace adressée par « l'amateur éclairé » et qui avait si fort ému M. Bertillon la semaine précédente. Ce serait la première pièce de son dossier.

On avait également saisi la vieille couverture abandonnée par les malandrins au faîte du mur d'enceinte mais, en ce qui concernait l'identité de ces derniers, le mystère demeurait entier.

— Monsieur Barthélémy, vous allez vous occuper de rechercher les péniches ayant circulé sur la Seine durant la nuit du cambriolage, articula le juge d'instruction tourné vers l'inspecteur principal.

— Nous avons déjà téléphoné aux brigades de gendarmerie et aux commissariats de police des localités bordant le fleuve afin que des investigations soient effectuées dans ce sens, se hâta de répondre M. Batelier.

— Très bien, approuva le magistrat. Si encore nous savions de quel côté s'est dirigée l'embarcation en question.

— Mes hommes interrogeront à ce sujet les gens de la région... Il se peut que l'un d'eux l'ait aperçue amarrée au pied du château de Sermoize, fit encore le commissaire. Jeanniot, vous vous en occuperez tout spécialement.

L'inspecteur hocha la tête en signe d'assentiment.

— Pour ce qui est du nombre des malfaiteurs, nous ne sommes point fixés, poursuivait le juge, récapitulant ainsi les divers points sur lesquels devait porter son enquête. On n'a point découvert d'empreintes digitales ni de traces de chaussures.

— Les gredins devaient être gantés, observa Barthélémy. D'autre part, comme les parquets des salles cambriolées sont recouverts d'un moquette clouée...

Evidemment, l'enquête s'avérait singulièrement difficile, ces messieurs ne le comprenaient que trop, et ceci aggravait leur air soucieux.

En désespoir de cause, M. Tricoux avait résolu d'interroger séparément les divers habitants de Ser-

moize afin d'apprendre d'eux ce qu'ils avaient pu remarquer durant les jours précédant le vol.

De plus, un point le préoccupait tout particulièrement.

Comment se faisait-il que la sonnerie dont était munie la porte de l'office n'avait point fonctionné puisque, lors de la dernière ronde effectuée par M. Bertillon, ce dernier l'affirmait formellement, elle marchait parfaitement.

Fallait-il admettre que quelqu'un résidant à Sermoize eût placé l'interrupteur après le passage du châtelain ou détraqué l'appareil?...

En ce cas, le champ des recherches se fût trouvé singulièrement restreint et la découverte de ce complice eût grandement facilité la tâche des enquêteurs.

Vainement, durant plus d'une heure, Firmin et Rosalie avaient été en butte aux questions insidieuses du magistrat et des policiers.

Ces braves gens ne pouvaient que répéter inlassablement la même chose.

Ils ne savaient rien... étant remontés à leur chambre vers dix heures, ils n'en étaient redescendus que le lendemain matin.

M. Bertillon, interrogé à son tour à leur sujet, déclarait se porter garant de leur honnêteté.

Firmin et Rosalie étaient à son service depuis nombre d'années. Non seulement rien ne lui permettait de suspecter leur probité, mais encore, à plusieurs reprises, ils lui en avaient donné des preuves indiscutables, notamment ce jour où Rosalie lui avait rapporté deux billets de mille francs perdus par lui dans une allée du jardin.

Andrée Mancel avait confirmé les dires de son parent.

Firmin et Rosalie étaient au-dessus de tout soupçon.

Quant au policier privé Brideau, la blessure qui mettait ses jours en danger prouvait péremptoirement qu'il n'était pour rien dans le cambriolage du logis confié à sa vigilance.

Restait Andrée Mancel.

M. Tricoux ayant, avec les précautions d'usage,

risqué un mot dans ce sens, Eustache Bertillon l'avait arrêté tout net :

— Allons, monsieur le juge, vous n'y pensez pas... Andrée est une enfant que j'ai élevée, que je considère comme ma fille et qui est ici chez elle... A ma mort, tout ce que je possède lui reviendra...

— N'aurait-elle pu subir une mauvaise influence? Vous savez, parfois, sans même y prendre garde, une jeune fille peut se lier avec des individus suspects qui ont tôt fait de la faire dérailler du droit chemin...

— Je ne crois pas.

— Autrement dit, parmi les relations de Mlle Mancel, vous ne voyez personne qui aurait pu monter ce mauvais coup? insistait M. Tricoux.

Cette fois, Eustache Bertillon n'avait répliqué que par un geste vague qui pouvait passer pour une protestation; le magistrat l'avait interprété en ce sens; puis il avait fait comparaître la jeune fille.

De même que les autres habitants de Sermoize, Andrée ne savait rien, n'avait rien entendu.

— Voyons, reprenait le magistrat, un fait est patent, certain... L'auteur de la lettre de menaces reçue par vous, monsieur Bertillon, était parfaitement au courant de la valeur de vos collections.

— En effet, mais, dans le monde des amateurs, la chose est connue.

— D'autre part, la façon dont les cambrioleurs ont opéré prouve qu'ils étaient au courant de la disposition des lieux... Ils n'ont fait main basse que sur les pièces d'une grande valeur, négligeant les autres.

— En effet, reconnut M. Bertillon. Le fait est pour le moins extraordinaire, car nous recevons peu ici... Les gens qui peuvent se vanter d'avoir contemplé mes collections sont rares...

« J'ai toujours eu peur des voleurs... On aurait dit que je pressentais ce qui devait arriver, ajouta le châtelain en étouffant un soupir.

— Vous serait-il possible de nous indiquer les personnes étrangères reçues par vous, récemment, à Sermoize? reprit M. Tricoux.

— Oh! certainement!

Et M. Bertillon donnait des détails sur le genre de vie adoptée au château, expliquant comment les fournisseurs eux-mêmes n'en franchissaient le portail que dans des cas exceptionnels.

— On connaît les heures où ils passent d'ordinaire... Ils sonnent, et mes domestiques, à moins que ce ne soit ma cousine, vont prendre livraison de ce qu'ils apportent par un guichet pratiqué dans le grand vantail... Quand je pense que tant de précautions ont été inutiles!...

M. Bertillon se tut, montrant un visage navré.

— Alors, j'en reviens à ma question... Vous est-il possible de nous fournir la liste des visiteurs reçus à Sermoize durant le dernier semestre par exemple, et qui auraient pu relever un plan des lieux, noter l'emplacement des chefs-d'œuvre qui s'y trouvaient?

— Cette liste sera facile à dresser, monsieur le juge. Au cours de ce laps de temps, une seule personne est venue à Sermoize, fit M. Bertillon après un instant de réflexion.

« C'est M. Roland Gertal.

Là-bas, sur le fauteuil où elle avait pris place, Andrée Mancel eut un sursaut et sa bouche s'entr'ouvrit pour émettre une protestation que, cependant, elle ne formula point.

— Quel est ce monsieur? s'enquérait M. Tricoux.

— Un jeune homme que ma cousine a rencontré dans une fête de charité, cet hiver, à Saint-Germain-en-Laye... Il est ami, paraît-il, avec des personnes de notre connaissance, M. et M^me^ Garnier, des horticulteurs qui résident non loin d'ici, répliqua le collectionneur.

— Oui, je sais, murmura M. Batelier.

— Puis-je vous demander à quelle occasion vous ouvrîtes votre porte à ce M. Gertal? insistait le juge d'instruction.

— Mon Dieu, monsieur, c'est assez délicat... Ma cousine Andrée et ce monsieur se sont plus... Une sympathie est née entre eux... Bref, M. Roland Gertal m'ayant fait demander par Andrée à m'être présenté, je n'ai pas cru devoir l'évincer.

« Il est venu ici une fois, l'autre semaine, conclut M. Bertillon qui semblait fort préoccupé.

— M. Roland Gertal et moi sommes fiancés, proclama Andrée Mancel sur un ton décidé.

— Ah! très bien, mademoiselle! fit M. Trévoux. Vous pouvez donc me donner quelques renseignements le concernant... son adresse, son genre d'occupations.

— Très volontiers, mais je vous en avertis, monsieur le juge, ceci ne vous servira guère dans votre enquête, riposta la jeune fille avec un pointe d'énervement.

« M. Roland Gertal habite avec ses parents, rue de la Pépinière, à Paris. Il est employé au service des titres de la Banque de l'Afrique du Nord dont les directeurs, MM. Bernheim et Salladrouze, le tiennent en grande considération.

— Oui, oui, je vois, murmura M. Tricoux qui, sans en avoir l'air, notait ces renseignements qu'au reste son greffier avait déjà inscrits. J'entendrai au besoin ce monsieur, ajouta-t-il encore négligemment.

De toute évidence, ceci lui apparaissait comme incapable de fournir l'amorce d'une piste sérieuse, la visite de Roland Gertal à Sermoize se justifiant d'elle-même.

Une histoire d'amoureux!...

Cependant, M. Bertillon, qui ne soufflait mot depuis quelques instants, s'agitait sur son siège, en proie à un évident malaise.

M. Lazare, le procureur de la République, en fut frappé et, tout en peignant avec des gestes précieux sa jolie barbe blonde, il s'enquit :

— Auriez-vous quelque chose à ajouter, monsieur, aux déclarations de Mademoiselle?

— Je ne sais si je dois... Pourtant, il me semble... A la réflexion, il me paraît préférable... Bref, je voudrais attirer votre attention...

Eustache Bertillon se tut, hésitant visiblement à poursuivre.

Il ne fit ainsi que concentrer sur lui les regards de tous et inciter M. Tricoux à insister.

— Voyons, cher monsieur, parlez... Vous êtes le

premier intéressé à notre réussite et, à ce titre, vous n'avez pas le droit de garder par devers vous un fait, si minime soit-il, qui pourrait vous paraître insignifiant.

« Qui sait s'il ne nous permettrait point d'y voir clair en toute cette affaire?

— Monsieur, ce n'est pas un fait, mais une simple réflexion qui s'impose à mon esprit, repartit le collectionneur, se rendant aux raisons du magistrat. Une chose est évidente, indéniable... mes voleurs étaient parfaitement au courant des aîtres de Sermoize.

Les magistrats eurent un identique signe d'assentiment si bien que Bertillon, encouragé, poursuivit :

— Or, je le répète, depuis six mois et plus, M. Gertal est le seul étranger qui ait pénétré ici. Sur ce point, nul ne saurait me contredire.

« Ce jeune homme m'était inconnu...

— Pardon, mon cousin, intervint Andrée, frémissante.

— Et tu ne le connais pas plus que moi, coupa Bertillon, car, enfin, ce n'est pas parce qu'il t'a débité des galanteries dans un bal que tu peux répondre de lui...

— Oh! protesta la jeune fille dont le joli visage se contracta.

— Je n'accuse pas M. Gertal, mais enfin, s'il avait fait partie de la bande, il aurait pu fournir à celle-ci certaines indications précieuses.

— Mon cousin, ce que vous insinuez là est indigne... Jamais je ne vous aurais cru capable d'une chose pareille, s'indigna M^lle^ Mancel au comble de l'émoi.

Mais M. Tricoux lui imposait silence d'un mot, de même qu'à M. Bertillon.

— Ne prenons pas tout cela au tragique... Je verrai ce monsieur et je suis sûr qu'il n'aura pas de peine à établir qu'il n'est pour rien en toute cette affaire.

Andrée eut pour le magistrat un sourire de remerciement qu'elle eût regretté si elle avait surpris le

regard que le juge échangeait avec le commissaire Batelier.

En effet, quelques instants plus tard, au moment de monter en voiture, M. Tricoux glissait à l'oreille de l'inspecteur Jeanniot :

— Vous procéderez à une enquête discrète sur ce M. Gertal et verrez à son sujet M. et Mme Garnier.

— Oui, monsieur le juge, fit le policier en clignant de l'œil d'un air entendu.

A quatre jours de là, en son cabinet du Palais de Justice de Versailles, M. Tricoux recevait la visite de la famille Gertal à laquelle il avait adressé des convocations, ainsi qu'à M. Bertillon.

Le rapport de police établi par Jeanniot signalait le jeune homme comme ambitieux, volontiers prodigue. Il avait de nombreux amis, fréquentait les champs de courses, les music-halls; bref, il s'amusait, profitant de ce que ses parents, quelque peu âgés, lui avaient toujours laissé la bride sur le cou. Cependant, tous ceux qui le connaissaient s'accordaient pour faire son éloge et personne n'avait jamais rien eu à lui reprocher.

La convocation de M. Tricoux avait quelque peu ému Roland Gertal; c'était la première fois qu'il était mandé chez un juge d'instruction; aussi son trouble était-il patent.

Comme tout le monde, il avait lu dans les journaux l'extraordinaire cambriolage de Sermoize et le fait l'avait d'autant plus intéressé qu'il connaissait la plus jolie des habitantes du manoir.

Sur une question de M. Tricoux, plus glacial que jamais, le jeune boursier déclina son identité.

— Vous êtes allé récemment à Sermoize? attaqua résolument le magistrat. Dans quel but?

— Je désirais entretenir M. Bertillon d'une affaire personnelle, fit Roland, légèrement décontenancé.

— Mais encore?...

— Monsieur le juge, cette affaire est privée, je vous le répète, et je ne vois pas en quoi elle peut vous intéresser...

— Je vais vous dire de quoi il fut question à cette

occasion, riposta M. Tricoux. Vous désirez, paraît-il, épouser Mlle Mancel...

— Ah! vous le savez? fit Gertal en rougissant malgré lui.

« Le fait est exact, poursuivit-il après un instant de silence. Mlle Mancel et moi nous nous aimons...

« Néanmoins, je me demande pourquoi on vous a informé de tout ceci.

— Un important cambriolage a été perpétré au château de Sermoize.

— Je ne vois pas le rapport...

— Mon devoir était de m'enquérir de toutes les personnes récemment reçues en cette maison peu fréquentée.

— Ah! très bien.., murmura le jeune homme pour dire quelque chose.

M. Tricoux consultait des notes éparses devant lui, mais, en dessous, son regard ne quittait pas Gertal qui, conscient de cet examen, s'en trouvait singulièrement mal à l'aise.

— Vous fréquentez les champs de courses, monsieur Gertal, et cela régulièrement?

— Est-ce défendu? rétorqua l'interpellé avec une pointe d'énervement.

— Vous êtes également un client assidu du bureau de Pari Mutuel ouvert rue Vivienne. Donc, vous êtes joueur.

— Monsieur, le Pari Mutuel fonctionne avec l'assentiment des pouvoirs publics et je ne pense pas commettre une faute...

— Non, mais, quand on joue, on perd généralement. Or, vous n'êtes pas riche... Vos appointements à la banque de l'Afrique du Nord sont de douze cents francs...

— Et après, monsieur? fit Gertal, agacé.

— De telles ressources ne vous permettent pas de grandes dépenses...

— Ceci me regarde.

— D'autant que, parfois, vous spéculez à la Bourse. Le mois dernier, vous avez ainsi perdu plusieurs milliers de francs sur des valeurs cuprifères et votre

compte, chez l'agent de change de la banque de l'Afrique du Nord, reste débiteur de cette somme.

— Où voulez-vous en venir, monsieur le juge?

— A ceci, que vous menez un genre d'existence bien au-dessus de vos ressources.

— C'est mon affaire, grogna Gertal impatienté.

M. Tricoux lui jeta un regard de travers; il n'aimait pas ces témoins toujours disposés à se regimber.

— Les jeunes gens que vous fréquentez habituellement font de même. Si j'ajoute que vous passez volontiers des soirées au cinéma, au théâtre, ce qui coûte fort cher, j'en arrive à me demander comment vous réussissez à établir votre budget, monsieur Gertal? avança le juge.

— Mais enfin, monsieur, à quoi tend cet interrogatoire que, sans exagération, je qualifierai d'inquisitorial?...

— Monsieur, je n'ai pas d'explications à vous fournir; c'est à vous qu'il appartient de me répondre avec sincérité.

La voix du magistrat se faisait sèche, tranchante; Roland Gertal serrait les mâchoires avec colère :

— Monsieur, vous me parlez sur un ton...

— Qui convient... Je représente ici la justice.

— Suis-je donc accusé de quelque chose?

— Non, mais je me vois dans l'obligation de vous demander de justifier vos dépenses.

— Mes parents eux-mêmes ne m'ont jamais posé semblable question.

— C'est peut-être le tort qu'ils ont eu... Comment comptez-vous vous acquitter, par exemple, vis-à-vis de votre agent de change?

— Je le verrai à ce sujet, je prendrai des arrangements, balbutia Gertal.

— Ceci est inexact... M. Vermèche, l'agent de change en question, vous ignore complètement... Vous avez fait passer vos ordres d'achat et de vente avec ceux des clients de votre banque; la chose s'est faite en camarades avec les employés de l'agent de change, si bien qu'on ne vous a pas réclamé le versement de la couverture qu'il est d'usage d'exiger.

« Donc, pour conclure, reprit M. Tricoux, voyant que le jeune homme demeurait coi, vous êtes actuellement endetté et hors d'état de vous libérer. C'est ce que je voulais établir.

De nouveau, Roland Gertal garda le silence, en homme qui ne sait que répondre.

— Avez-vous sincèrement l'intention d'épouser Mlle Mancel? s'enquit à brûle-pourpoint le magistrat.

— Mais certainement! sursauta Roland.

— Vous n'êtes guère cependant en situation de vous marier... Je croirais plutôt que vous vous êtes amusé à faire la cour à cette jeune fille.

— Ah! permettez... si cela était, je ne me serais pas rendu près de M. Bertillon afin de lui demander quand il pourrait recevoir mes parents mis par moi au courant de mes projets.

— N'aviez-vous pas d'autre but en effectuant cette démarche sur la sincérité de laquelle je continue à douter?... Par exemple, vous rendre compte de la disposition intérieure des lieux...

— Dans quelle intention?

— M. et Mme Garnier, qui vous ont présenté à Mlle Mancel, ne vous connaissent guère... Ils vous ont rencontré durant l'été dernier sur une plage...

— Monsieur, je ne vous suis plus, ne comprenant rien à vos questions. Désormais, je ne vous répondrai plus... Vous avez des façons de m'interroger...

Roland Gertal, devenu très rouge, se levait, menaçant de gagner la porte.

M. Tricoux appuya sur un timbre; l'inspecteur Jeanniot, qui veillait dans le couloir en compagnie de M. et Mme Gertal avec lesquels il faisait la conversation, apparut aussitôt.

— Monsieur Roland Gertal, veuillez demeurer, fit le juge, sinon je me verrai dans l'obligation de prier M. l'inspecteur d'intervenir. Qu'avez-vous fait dans la nuit du 24 au 25 mars?

— Je n'en sais rien! s'exclama l'interpellé, irrité.

— Votre concierge déclare que vous êtes sorti vers huit heures et demie et ne peut préciser l'heure de votre rentrée.

— Je ne me rappelle pas.

— Monsieur Jeanniot, faites donc venir M. et Mme Gertal! ordonna M. Tricoux.

La minute suivante, les parents de Roland, un couple de bourgeois aisés et visiblement intimidés, pénétraient à leur tour dans le cabinet; sans désemparer, le juge leur posa la même question.

— A quelle heure votre fils est-il rentré dans la nuit du 24 au 25 mars?

— Ma foi, monsieur, bien que le but de votre question m'échappe complètement, je vous dirai que je n'en sais rien, répliqua M. Gertal père. La chambre de Roland est située à l'entrée de l'appartement tandis que la nôtre est au fond... Il peut donc aller et venir à sa guise...

« Au reste, c'est un garçon de vingt-cinq ans, conclut-il.

Mais, sur un signe de M. Tricoux, M. Bertillon faisait son entrée.

— Lors de la visite de M. Roland Gertal à Sermoize, n'avez-vous rien remarqué de suspect dans son attitude? s'enquit le juge.

— Non, monsieur, mais le visiteur est resté seul, au salon durant quelques instants et cette pièce est voisine de la grande galerie dont une fenêtre fut utilisée par les cambrioleurs aux fins que vous savez, déclara Eustache.

— Ah! çà, monsieur, m'accuseriez-vous d'être l'auteur du vol dont vous fûtes victime? sursauta Roland, cependant que son père ajoutait avec indignation.

— Monsieur, c'est inimaginable... Monsieur le juge, je vous prie d'intervenir...

Il y avait de l'orage dans l'air; le ton des voix s'élevait car les assistants étaient visiblement très énervés. Roland se montrait particulièrement violent, apostrophant rudement Bertillon qui, non moins irrité, répétait inlassablement que le jeune homme avait pu parfaitement explorer le rez-de-chaussée du château tandis qu'on le laissait seul.

A la fin, M. Tricoux intervint, rappelant Roland à plus de modération, ce qui acheva d'exaspérer le jeune homme. A nouveau, il parlait de quitter la place.

Désespérant d'aboutir, le juge déclara :

— Puisque cette confrontation ne vous permet point de vous mettre tous d'accord, monsieur Roland Gertal, vous accompagnerez l'inspecteur Jeanniot dans les bureaux de la brigade mobile afin qu'on puisse vérifier l'emploi de votre temps dans la nuit du 24 au 25 mars.

Ces paroles tombèrent sur les Gertal comme un coup de massue; vainement, le père associa ses protestations à celles de son fils, M. Tricoux n'était point homme à revenir sur une décision qui lui semblait justifiée, et l'inspecteur Jeanniot entraîna Roland, furieux, qui se répandait en menaces.

A sa suite, les autres témoins quittèrent le cabinet d'instruction.

CHAPITRE V

— Mon cousin, c'est indigne ce que vous avez fait là... Par votre faute, Roland est arrêté depuis huit jours.

Et Andrée Mancel, très surexcitée, foudroyait son parent du regard.

C'était dans la salle à manger de Sermoize, après le déjeuner. Au cours de la semaine qui venait de s'écouler, les habitants du petit château, jadis si paisible, avaient connu des heures pénibles.

A plusieurs reprises déjà, Andrée Mancel avait formulé des reproches à l'adresse de M. Bertillon, mais elle ne l'avait jamais fait aussi directement et avec autant de violence qu'aujourd'hui.

Il est vrai qu'une lettre de Roland, reçue le matin même, avait profondément bouleversé la jeune fille.

Gertal, définitivement arrêté, en rendait respon-

sable M. Bertillon, affirmant que le juge Tricoux n'avait pris cette décision à son égard que sur les instances du collectionneur.

Au reste, ce dernier, questionné sur ce point par Andrée, n'avait fait aucune difficulté pour le reconnaître; de là, l'explosion indignée de la jeune fille.

— Ma petite, ripostait M. Bertillon, très rouge, je ne te permets pas de me parler sur ce ton... Ensuite, j'ai agi selon ma conscience...

— Vous n'aviez pas le droit d'accuser mon fiancé.

— Ton fiancé! Il ne l'est point encore, que je sache!

— D'autant qu'il n'existe aucune preuve contre lui! poursuivait Andrée, véhémente.

— M. Tricoux en juge autrement... Ce garçon est un joueur perdu de dettes... Pour se procurer de l'argent, il s'est affilié à une bande de coquins auxquels il servait d'indicateur.

« C'est dans ce but qu'il t'a courtisée, abusant de ta naïveté, afin de s'introduire ici.

A son tour, M. Bertillon se montait, frappant du poing sur la table.

— Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous avez fait là, cria Andrée. J'aime Roland Gertal et suis convaincue de son innocence.

— A lui de la prouver... En tout cas, tu oublies que tu es chez moi.

— Non, je m'en souviens parfaitement; aussi, suis-je résolue à quitter immédiatement cette demeure.

— Prends garde à ce que tu vas faire, Andrée... Si tu franchis ce seuil, jamais plus tu ne le repasseras!

— C'est bien ainsi que je l'entends! riposta la jeune fille en bravant son parent qui s'était levé.

— Ainsi, à cause de cet étranger que tu connais à peine, tu te montres insolente à mon égard... Je t'ai élevée cependant, comme si tu étais ma fille, fit le collectionneur, très pâle.

— Je ne nie pas vos bienfaits et vous en garde une profonde reconnaissance, mais l'attitude que vous avez adoptée vis-à-vis de l'homme que j'aime...

— Amour, amour, tu n'as que ce mot-là aux

lèvres... A tes yeux, il justifie tout... la gredinerie de ce garçon, ton ingratitude, éclata M. Bertillon. Aussi, en ai-je assez.

« Désormais, je t'interdis de correspondre avec ce monsieur dont le nom ne devra plus être prononcé ici. Tu m'as entendu? Sinon, tu partiras.

— Je préfère cette dernière solution, répliqua Mlle Mancel en gagnant la porte.

— A ton aise... Je ne chercherai pas à te retenir.

Sur ce, le châtelain sortit par une issue opposée dont le battant claqua violemment sur ses talons.

Maintenant, dans sa chambre, la jeune fille, avec des gestes fébriles, empilait un peu de linge, quelques vêtements au fond d'une valise.

L'apparition de la bonne Rosalie lui fit tourner la tête.

— Ai-je bien entendu, mademoiselle? Vous voulez nous quitter? s'effara la brave femme.

— Je prendrai l'autocar qui passe à deux heures au bout de l'avenue à destination de Versailles, articula Andrée, roidie dans sa volonté.

Déjà, tout un plan s'ébauchait en son esprit que, sur un mot de la cuisinière, elle ne fit aucune difficulté pour exposer.

De ses parents, elle avait hérité une somme de quatre mille francs gardée précieusement jusqu'ici. Cela lui permettrait de vivre jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un emploi.

A Versailles, elle pourrait aller visiter Roland Gertal en sa prison.

— Mais c'est de la folie, ma pauvre demoiselle!... Vous n'y pensez point... Qu'allons-nous devenir en votre absence?... Vous étiez la gaieté de cette maison.

Navrée, Rosalie se lamentait; mais Andrée, qui se hâtait de terminer ses préparatifs de départ, ne répondait même plus.

Enfin, la valise fut fermée, et la jeune fille, endossant un manteau, vint à la vieille femme :

— Au revoir, Rosalie... Je vous enverrai mon adresse et vous m'écrirez si vous voulez.

— Bien sûr que je vous écrirai... Mais ce que vous faites n'a point de bon sens... Et puis, songez à M. Bertillon...

« Il vous aime bien... Il vous a recueillie, élevée... Vous n'avez pas le droit d'agir comme vous le faites.

— Mon cousin est responsable de l'arrestation de mon fiancé, fit Andrée, butée.

— Si les juges n'avaient pas de bons motifs, ils n'auraient point gardé ce garçon. Le désir de M. Bertillon n'eût pas suffi! articula imprudemment la cuisinière.

— Ah! vous aussi, vous êtes contre lui!... Cela devait arriver et je ne saurais m'en étonner! éclata Andrée. Dans ces conditions, vous voyez bien qu'il faut que je parte, car je crois à l'innocence de Roland. Oui, j'y crois... j'y crois!

— Mais, ma pauvre enfant, que deviendrez-vous toute seule?

— Je chercherai du travail à Versailles.

— Mademoiselle Andrée... mon enfant... réfléchissez...

Les instances de Rosalie n'eurent point d'écho; empoignant sa valise dont, dans son exaltation, elle ne sentait même pas le poids, Andrée s'élançait hors de la pièce.

Quand la cuisinière, qui avait tenté de la suivre, parvint sur le palier, le fracas de la porte d'entrée qui se refermait lui apprit que la jeune fille était déjà dans la cour.

Elle allait l'y suivre; la porte de la chambre de M. Bertillon, en s'ouvrant brusquement, la figea sur place.

— Rosalie, je vous ordonne de laisser faire cette ingrate... Bien mieux, je ne veux plus que son nom soit prononcé en cette maison... Vous m'entendez?

La voix du châtelain trahissait sa colère; jamais Rosalie ne l'avait vu ainsi.

Néanmoins, la vieille femme tenta bravement d'insister :

— Mais enfin, monsieur, on ne peut laisser cette enfant...

— Assez. Retournez à votre cuisine ou fichez le camp si cela vous convient! coupa le collectionneur.

Des voix montaient de la cour où Firmin, fidèle à sa consigne, refusait de déverrouiller le portail.

M. Eustache Bertillon bondit littéralement vers une fenêtre donnant de ce côté et, l'ayant entre-bâillée d'une secousse, il cria, exaspéré :

— Firmin, ouvrez à Mademoiselle... Vous refermerez derrière elle et, désormais, la considérerez comme une étrangère; elle n'aura plus le droit d'entrer ici.

Sur ce, il claqua les battants, regagnant sa chambre dans laquelle il disparut.

Les jambes coupées, Rosalie redescendit à sa cuisine où, larmoyante, elle s'effondra sur une chaise.

C'est là que, la minute suivante, Firmin la rejoignit après avoir exécuté les ordres reçus.

— La petite demoiselle s'en va... Nous ne la reverrons plus, bégayait Rosalie en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

Firmin hocha la tête mais ne répondit point.

Pourtant, comme sa femme ajoutait encore :

— Monsieur a eu tort... Il s'est emporté... Il aurait dû comprendre la petite...

— Chut! coupa le vieux, nous n'avons pas le droit de nous mêler de tout cela. Ces affaires sont celles des maîtres et non les nôtres et, à moins que tu veuilles nous faire chasser de notre place...

L'argument était irrésistible; Rosalie courba la tête et tomba dans un morne silence.

Firmin avait raison... Elle ne pouvait rien...

Dans l'état de colère où se trouvait M. Bertillon, il était homme à les renvoyer sur-le-champ. Rosalie entrevit un avenir déplorable, les quelques économies réalisées par le ménage, dépensées, tandis qu'on chercherait un problématique emploi.

Ils étaient trop vieux l'un et l'autre pour se placer facilement. Mieux valait demeurer et se taire.

— Femme, reprenait Firmin à voix basse, Monsieur n'aurait pas dû laisser partir Mademoiselle, c'est vrai, mais celle-ci l'a poussé à bout... Son amour,

dont elle parle tant, ne lui donnait tout de même pas le droit de défendre ce Roland Gertal qui semble coupable.

— Qu'en sais-tu, toi? protesta la cuisinière.

— Rien, bien sûr, pas plus que toi, du reste... Seulement, la conduite de ce garçon est suspecte et, si le juge l'a mis en prison, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cela.

Cet argument, qu'elle avait employé elle-même vis-à-vis d'Andrée, frappa Rosalie qui, maugréant et gémissant, se mit en devoir de ranger sa cuisine.

Mais elle travaillait sans courage et son mari qui l'observait secouait tristement la tête en s'éloignant.

— Tout cela ne me dit rien de bon... Nous étions trop tranquilles, trop heureux; ce bon temps ne pouvait durer, murmura-t-il.

Cependant, Andrée s'éloignait sans tourner la tête. A l'angle de l'avenue et de la grand'route, elle s'arrêta, quelque peu essoufflée, posant à terre son bagage dont le poids lui meurtrissait la main, l'épaule.

A quelques pas de là, des paysans endimanchés stationnaient, attendant l'autocar qui ne passerait que dans deux ou trois minutes.

Se sentant l'objet de l'attention de ces gens, la jeune fille s'efforça d'adopter une attitude indifférente; pourtant, elle avait le cœur bien gros.

A présent que le sort en était jeté, une peur instinctive de l'avenir l'étreignait.

Jusqu'ici, elle avait vécu en famille, avait une demeure; elle ignorait le souci du lendemain...

Désormais, elle était seule et ne devait plus compter que sur elle-même.

Une seconde, elle eut envie de retourner à Sermoize. L'arrivée de l'autocar coupa court à ses tergiversations.

— Mon amour me tiendra lieu de tout... Roland est innocent... Douter de lui serait un crime... Les juges se trompent, ils seront bien forcés de le reconnaître, se répétait-elle tout en prenant place dans la lourde voiture.

Néanmoins, lorsque celle-ci démarra dans un bruyant ronflement de son moteur, M^lle^ Mancel es-

suya furtivement une larme car son pauvre cœur meurtri, ulcéré, crevait...

A Versailles, elle descendit dans un hôtel de modeste apparence et s'installa dans une chambre d'aspect douteux, grande comme un mouchoir de poche et située sous les toits.

Elle poussa jusqu'à la prison au cours d'une promenade entreprise au hasard, et après avoir contemplé ces murs sombres derrière lesquels était retenu captif celui qu'elle continuait à appeler son fiancé, elle rentra à son logis, où elle dîna d'un croissant.

Le lendemain, dès neuf heures, elle était au Palais de Justice, sollicitant un permis de visite; le vaste édifice était à peu près désert et un huissier, qu'elle finit par découvrir, lui conseilla de formuler sa demande par écrit.

— M. le juge d'instruction statuera... Mais si vous n'êtes pas parente avec le détenu...

— Je suis sa fiancée, riposta bravement Andrée Mancel.

Son interlocuteur eut pour elle un regard et une moue qui semblaient indiquer que ce n'était point là un titre suffisant, et la jeune fille s'éloigna, la mort dans l'âme.

L'heure d'après, elle adressait à M. Tricoux la demande en question, bien qu'à la réflexion elle n'eût guère d'espoir.

En effet, elle gardait de ce magistrat le souvenir d'un homme dur, peu accessible à la pitié, aux questions de sentiment.

Elle expédia une seconde lettre à Roland pour l'informer de sa décision, de ses projets, l'assurer de son amour, de sa confiance.

Ceci fait, André se mit à la recherche d'un emploi; c'était bien la première fois qu'elle se trouvait en face de semblable obligation.

Très vite, elle devait comprendre qu'il ne suffisait point de vouloir travailler pour trouver une place qui vous permît de subsister.

Elle fut éconduite de magasins de nouveauté où elle s'était présentée. On ne pouvait la prendre

comme vendeuse puisqu'elle ignorait tout de ce métier.

Des adresses relevées sur des affiches placardées sur un mur, et où elle courut, ne lui réservèrent point un meilleur accueil.

Toutes les places en question étaient prises, qu'il fût question de travailler dans un bureau, dans une pâtisserie ou même d'être bonne à tout faire.

Durant les jours qui suivirent, Andrée fit le dur apprentissage de l'existence.

Ce soir-là, vers six heures, Andrée, infiniment lasse d'âme et de corps, se trouvait dans le parc à peu près désert.

Dans les arbres, des oiseaux pépiaient joyeusement cependant que le soleil d'avril caressait de sa tiède chaleur les bourgeons pointant aux branches.

La journée avait été particulièrement décevante pour M^lle^ Mancel qui, vainement, avait heurté à plus de dix portes; d'autre part, elle songeait, non sans effroi, que son modeste pécule diminuait avec une rapidité désespérante, bien qu'elle le ménageât de son mieux.

Que ferait-elle lorsqu'elle serait au bout de ses ressources?

Elle n'avait aucune réponse de M. Tricoux; seule, une lettre de Roland, reçue poste restante, était venue lui apporter quelque réconfort.

Assise sur un banc, la jeune fille s'abandonnait à ses mornes pensées lorsque le sable cria tout près d'elle et un jeune homme fort élégant vint prendre place à son côté.

Déjà, M^lle^ Mancel, craignant d'être importunée, se levait, prête à partir; un mot de son nouveau compagnon la fit brusquement changer d'avis.

— Mademoiselle, disait celui-ci, je voudrais vous parler de M. Roland Gertal, de l'innocence de qui je suis à peu près convaincu.

— Il faut l'être entièrement... Roland est innocent! s'exclama Andrée toute vibrante; mais qui êtes-vous, monsieur?

— Je ne demande pas mieux que de faire parta-

ger notre conviction au magistrat instructeur, mais il me faudrait obtenir quelques précisions que vous seule êtes susceptible de me donner.

« Permettez-moi de me présenter... Je me nomme Jacques de Villefort et dirige une agence de police privée... Je me suis présenté à Sermoize pour vous voir et votre cuisinière m'a dit que j'aurais peut-être quelques chances de vous trouver à Versailles où vous deviez chercher du travail; j'ai pu ainsi trouver votre piste et me voilà, voici pourquoi :.

« La compagnie à laquelle M. Bertillon avait assuré ses collections contre le vol pour une somme de deux millions, m'a chargé de faire la lumière sur cette affaire.

Très intéressée, comme bien on pense, Mlle Mancel dévisagea avec plus de soin son compagnon; celui-ci lui fut immédiatement des plus sympathique et, mise en confiance, elle répondit :

— Monsieur, je ne demande qu'à vous aider... Je donnerais tout au monde pour que mon fiancé pût prouver son innocence.

— A nous deux, nous y arriverons, mademoiselle, fit de Villefort avec un sourire.

— Alors, questionnez-moi, je suis prête à répondre, murmura la jeune fille, déjà toute réconfortée, en reprenant sa place.

Durant plus d'une heure, tous deux causèrent de la sorte, en camarades.

Andrée en arrivait à oublier que, le matin encore, elle ignorait ce jeune homme si simple, si intelligent.

Elle répondait avec sincérité à ses questions précises, sans toutefois en comprendre le but.

Rapidement, Jacques l'eut confessée; au reste, depuis la veille, il la surveillait sans qu'elle s'en doutât et il n'avait pas tardé à deviner en quelle pénible situation elle se débattait.

— Mademoiselle, il faut avoir bon espoir... Avant peu, je l'espère, M. Roland Gertal sera mis hors de cause... Les vrais coupables sont ailleurs et nous ne tarderons pas à leur mettre la main au collet.

« En attendant, prenez ma carte et allez vous pré-

senter demain à « la Marquise de Rambouillet », la grande maison de confiserie de la rue Royale, à Paris. Le directeur, M. Séguier, est de mes amis. Je le préviendrai téléphoniquement de votre visite et je pense qu'il vous trouvera un emploi en ses bureaux.

« De plus, il vous adressera à une œuvre pour jeunes filles seules où, pour un prix modique, vous aurez le vivre et le couvert... Bientôt, je vous donnerai de mes nouvelles...

Sur ce, ayant salué, Jacques de Villefort s'éloigna à grands pas, laissant M^lle^ Mancel tout à fait interdite.

CHAPITRE VI

— J'ai beau chercher, monsieur le juge, je ne découvre rien à la charge de M. Gertal... Sa vie est celle des jeunes gens de son âge et, s'il a quelques dettes, dont au début nous nous sommes exagéré l'importance, ce n'en est pas moins un jeune homme irréprochable, conclut l'inspecteur principal Barthélémy, de la brigade mobile, en hochant mélancoliquement la tête.

M. Tricoux eut pour le policier un regard hostile.

Evidemment, le rapport verbal que venait de lui faire son interlocuteur le décevait grandement.

Depuis une quinzaine, Roland Gertal était en prison et pas la moindre charge n'avait pu être mise à son actif.

En son for intérieur, le magistrat commençait à se dire qu'il s'était trop hâté de le faire incarcérer; pourtant, il lui en coûtait beaucoup de reconnaître son erreur.

— J'ai fait venir M. Bertillon pour une nouvelle confrontation, répliqua-t-il avec sécheresse. Si elle

ne donne rien, nous nous transporterons, ces jours-ci, à Sermoize, en compagnie de l'inculpé.

« D'ici là, redoublez d'efforts, monsieur l'inspecteur... Il me semble impossible que Gertal ne soit pas coupable.

— Et moi, je commence à en douter sérieusement, repartit nettement le policier qui ajouta :

« Si vous le permettez, monsieur le juge, j'assisterai à la confrontation qui se prépare.

— Soit! consentit le magistrat, en faisant signe à son greffier d'introduire un témoin.

Ce dernier n'était autre qu'Eustache Bertillon.

Il entra, salua et, ayant pris place sur un siège, attaqua avec volubilité :

— Eh bien! monsieur le juge, où en sommes-nous? Ce misérable Gertal a-t-il avoué? Etes-vous sur la piste de ses complices? Avez-vous découvert le lieu où ceux-ci entreposent mes œuvres d'art?...

— Pas si vite, monsieur, nous ne procédons pas avec une telle rapidité, malheureusement, coupa le juge d'instruction, non sans quelque amertume.

— C'est ce qu'on m'a déjà répondu ce matin au siège de la compagnie où j'avais assuré mes collections contre le vol... Ces messieurs prétendent ne régler l'indemnité qui m'est due que lorsque vous aurez clôturé votre instruction.

« Actuellement donc, je suis dépouillé et hors d'état d'encaisser les sommes auxquelles j'ai droit.

De toute évidence, M. Eustache Bertillon n'était point satisfait de la tournure prise par les événements mais, de cela, le magistrat instructeur n'avait cure.

A nouveau, il entreprit de poser au témoin une série de questions tendant à établir que Roland Gertal, ayant seul pénétré chez lui durant le dernier semestre, lui seul avait pu fournir aux malfaiteurs les indications utilisées par ceux-ci.

— Non, je ne me trompe pas, monsieur le juge, je ne commets aucune omission... aucune autre personne que ce jeune homme n'est entrée chez moi pendant les six derniers mois... Auparavant, je ne saurais dire; mais, enfin, il me semble que des ma-

landrins n'auraient pas attendu si longtemps pour utiliser des renseignements qui, avec le temps, auraient pu devenir faux.

C'était la logique même.

M. Bertillon spécifia encore, comme il l'avait fait déjà, que Roland Gertal était resté seul au salon durant une dizaine de minutes.

En leurs dépositions respectives, Rosalie et Firmin avaient mentionné le fait qui figurait également dans l'interrogatoire subi par Andrée Mancel, le jour même du vol.

En effet, la jeune fille n'avait pas cru devoir révéler que, durant la majeure partie de ce temps, elle s'était glissée dans le salon afin de tenir compagnie à son fiancé.

A l'époque, l'incident lui avait paru sans importance.

— Maintenant, monsieur le juge, poursuivait le collectionneur, si M. Gertal n'est pas coupable, peu m'importe!... L'essentiel est que vous découvriez les voleurs et que mon bien me soit rendu.

— Je vais faire venir l'inculpé pour qu'il précise ce qu'il fit avant votre arrivée au salon à Sermoize, interrompit M. Tricoux que ce verbiage impatientait.

Sur son ordre, Roland Gertal fut introduit en compagnie de son avocat, Me Guérin, du barreau de Versailles. Deux gendarmes l'escortaient.

Le jeune homme avait beaucoup maigri; ses traits creusés, le cerne de ses yeux au regard fiévreux révélaient ses inquiétudes, les nuits passées sans sommeil.

— Monsieur le juge, fit Me Guérin, jeune avocat plein d'allant, je vous informe que je compte déposer entre vos mains, aujourd'hui même, une demande de mise en liberté provisoire de mon client, les charges relevées contre lui étant inexistantes.

— Faites, maître, c'est votre droit, répliqua M. Tricoux qui, s'adressant à Roland, lequel affectait de ne point voir Bertillon, ajouta :

« Je voudrais que vous précisiez ce que vous avez

fait après avoir été introduit dans le salon de Sermoize et en attendant l'arrivée de vos hôtes.

— Mais, je ne me souviens pas très bien, je vous l'ai déjà dit! s'exclama Roland qui, voyant qu'Andrée n'avait pas mentionné son apparition, avait observé la même réserve. Je songeais à la démarche que j'accomplissais... C'est à peine si j'ai jeté un regard autour de moi.

— La chose en valait cependant la peine, ricana Eustache Bertillon. Quand j'entrai, vous étiez assis en face d'un van Loo extraordinaire et je crois difficilement que vous ne l'ayez pas remarqué.

— C'est pourtant ainsi, jeta brièvement Roland sans tourner la tête.

— Monsieur Bertillon, quand vous étiez jeune et amoureux, ce qui a dû vous arriver comme à tout le monde, vous ne vous souciiez probablement pas de peinture? ajouta ironiquement Me Guérin.

A ce moment, on frappa discrètement à la porte et un huissier s'avança, tendant au juge d'instruction une carte glissée sous enveloppe dont la lecture fit froncer le sourcil à celui-ci.

En effet, au-dessous de son nom, Jacques de Villefort avait écrit ces simples mots :

« Mlle Mancel et moi voudrions être reçus en présence de MM. Gertal et Bertillon, car nous avons quelques questions intéressantes à leur poser et de graves révélations à faire. »

M. Tricoux n'était pas sans savoir que le détective était chargé des intérêts de la Compagnie d'assurances; d'autre part, il était trop juste, trop intelligent pour méconnaître la valeur d'un pareil auxiliaire.

Aussi, bien que cette immixtion ne fût point tout à fait de son goût, donna-t-il l'ordre d'introduire les visiteurs.

En apercevant son cousin, Andrée Mancel marqua une légère hésitation, puis, son regard s'étant porté vers Roland qui avait pâli, rougi, elle se précipita vers lui, les mains tendues :

— Ah! mon ami, que je suis heureuse de vous revoir!

— Et moi, donc! soupira le jeune homme en pressant nerveusement les doigts qu'on lui abandonnait.

— Mademoiselle, intervenait M. Tricoux, je pense que ce n'est pas sans raisons sérieuses que vous avez insisté pour être reçue?...

— N'en doutez pas, monsieur le juge, intervint aimablement Jacques de Villefort. Je puis m'en porter garant.

Puis, touchant légèrement le bras de M^lle^ Mancel, le détective poursuivit :

— Ne faisons pas attendre M. le juge d'instruction dont les instants sont précieux.

Avec un soupir, Andrée obéit, se rapprochant du bureau cependant que Jacques continuait ::

— D'après ce que je crois savoir, l'accusation prétend que M. Gertal aurait utilisé le temps passé par lui au salon, lors de sa visite à Sermoize et, avant l'arrivée de ses hôtes, à étudier la disposition des pièces du rez-de-chaussée.

— Exact, confirma M. Tricoux tandis que l'inspecteur principal Barthélémy, bien sagement assis dans son coin, redoublait d'attention, en murmurant :

— Que va nous apprendre ce diable d'homme?

— Eh bien! monsieur le juge, M^lle^ Mancel est venue pour vous dire ce que fit M. Gertal pendant ce temps.

— Vous, mademoiselle? s'étonna le magistrat cependant que Bertillon semblait se désintéresser de ce qui se disait.

— Parfaitement, articula Andrée. Je guettais la venue de M. Gertal. Quand Firmin se fut éloigné pour prévenir mon cousin, je me hâtai de rejoindre notre visiteur et nous bavardâmes jusqu'à l'instant précis où M. Bertillon m'appela du couloir voisin...

« Craignant alors d'être grondée, je rejoignis mon parent en compagnie duquel j'entrai à nouveau au salon la minute suivante.

« Dans ces conditions, M. Gertal ne resta point seul et ne put donc reconnaître les lieux comme on le prétend, conclut la jeune fille, toute rose.

— Le fait est-il bien exact? Ne l'inventez-vous point de toutes pièces, et après coup, pour venir en aide à l'inculpé? questionna M. Tricoux, peu satisfait de l'incident.

— Monsieur le juge, je vous jure que cela s'est bien passé ainsi.

— Pourquoi ne pas en avoir parlé lors de votre déposition, au château?

— Je croyais le fait sans importance, n'imaginant pas que les soupçons se porterait sur M. Gertal.

— Reconnaissez-vous le fait? interrogeait le juge s'adressant à Roland.

— Oh! parfaitement! prononça celui-ci avec un regard de remerciement à l'adresse d'Andrée.

— Pourtant, tout à l'heure encore, vous disiez ne pas vous souvenir de ce que vous aviez fait durant ce temps? objecta le magistrat,

— Je ne voulais pas mettre en cause M^lle^ Mancel.

Maintenant, M. Tricoux s'adressait à Bertillon, lui demandant si les choses s'étaient bien passées ainsi, s'il avait dû appeler sa jeune cousine qui demeurait introuvable.

— Oui, en effet, je crois... reconnut le collectionneur, visiblement embarrassé.

A cet instant, l'huissier de service reparut à nouveau et, sur une question impatiente du juge, il expliqua qu'un homme, porteur d'une dépêche, demandait à la remettre à M. de Villefort.

— Allez, monsieur, et qu'on ne me dérange point ainsi.

— L'homme en question est l'un de mes agents... Il est porteur d'un télégramme que j'attendais car il est d'importance, fit doucement le détective qui ajouta, penché vers l'huissier :

« Faites-moi passer ce pli, je vous prie.

La minute suivante, Jacques de Villefort prenait connaissance du papier officiel; aussitôt, sa physionomie s'éclaira d'un sourire.

— Voilà qui est parfait, énonça-t-il, sans prendre garde aux signes d'irritation que donnait M. Tricoux. A présent, je tiens en main toute l'affaire.

— Ce qui signifie? grommela le juge d'instruction, quelque peu ébahi.

— Simplement que le cambriolage de Sermoize est élucidé et qu'avant peu, monsieur le juge, vous pourrez clore votre instruction.

— Diable! prononça l'inspecteur principal Barthélémy, se rapprochant, intéressé, et peut-on savoir?...

— Mais certainement, mon cher collègue, je ne suis ici que pour cela. Je vais donc vous raconter une histoire.

— J'espère qu'elle sera brève, maugréa M. Tricoux, partagé entre la mauvaise humeur et la curiosité.

— Oui, brève, mais intéressante, repartit Jacques de Villefort avec son amabilité coutumière. Lors du cambriolage de Sermoize, un fait m'avait frappé : la providentielle avarie de l'appareil avertisseur fixé à la porte de service empruntée par les malfaiteurs.

« Il fallait que ceux-ci fussent certains de son non-fonctionnement pour se risquer de ce côté. M. Gertal n'avait pu le mettre hors d'usage au cours de sa visite puisque, le soir même, le 24 mars, il fonctionnait parfaitement, MM. Bertillon et Firmin nous l'affirment.

— En effet, grogna le collectionneur, vivement intéressé.

— Je partis donc de ce point pour établir mon système.

— Diable! risqua Barthélémy, c'était scabreux! On a vu des appareils électriques, qui n'avaient pas fonctionné sans raison apparente, se remettre d'eux-mêmes en parfait état de marche...

— Possible, coupa de Villefort, mais la chose est assez exceptionnelle. Quoi qu'il en soit, tel fut mon point de départ.

« Ceci admis entraînait donc fatalement une complicité d'un des habitants du château qui aurait manœuvré l'interrupteur... Vous voyez d'ici les conséquences.

« L'infortuné Brideau, chargé du service de nuit,

ne pouvait être incriminé puisqu'à l'heure présente il n'est pas encore rétabli de la terrible blessure qu'il reçut à cette occasion et qui faillit lui coûter la vie. Restaient les châtelains et leurs domestiques.

« Je fis procéder à une enquête approfondie sur le passé de ces quatre personnes et voici ce que je finis par découvrir :

« L'un des habitants de Sermoize s'absentait fréquemment de nuit, à l'insu des autres, rejoignant une puissante auto l'attendant aux environs. Des braconniers l'avaient vu plusieurs fois.

« Ce sont des gens qui n'aiment point faire leurs confidences à la police, mon cher collègue, dit à Barthélémy Jacques de Villefort quelque peu narquois.

— Si vous faites état de pareils témoignages, grommela M. Bertillon en haussant les épaules.

Sans répondre, le détective enchaîna :

— J'établis, par la suite, que les sorties de ce nocturne promeneur coïncidaient avec des cambriolages importants exécutés dans un rayon de cent cinquante kilomètres : châteaux, églises, musées étaient ainsi pillés par la bande.

« Bien mieux, en consultant la liste des objets dérobés à Sermoize, je m'aperçus qu'un certain nombre provenait de cambriolages en question, perpétrés il y a quelques années.

« La chose devenait intéressante... Alors, j'entrepris de retrouver le fameux bateau utilisé par les malfaiteurs pour emporter leur butin.

« La chance me servit... un pauvre diable de chemineau, qui, n'ayant pu trouver place à l'asile de nuit de Mantes, le soir du 24 mars, et dormait sous une bâche, sur le quai, se souvint qu'une péniche à moteur, *la Bombarde*, avait largué ses amarres vers dix heures, pour remonter la Seine, mais, à quatre heures du matin, elle était de retour à sa place.

« Je recherchai *la Bombarde* qui redescendait vers Rouen avec un chargement de sacs de ciment.

« Sans hâte, elle gagna Le Havre où elle arriva cette nuit. Son chargement fut transféré dans un hangar appartenant à un certain Pujol.

« Ce matin, une équipe de déménageurs transportait le chargement en question à bord d'un cargo, le *Ville-de-New-York*, qui, ce soir, devait partir pour l'Amérique.

« Chose remarquable... Les sacs de ciment de *la Bombarde* s'étaient transformés en caisses de lingerie, tout au moins cette dénomination figurait sur le bordereau de livraison.

« La police havraise, alertée par les agents que j'ai là-bas, fit le nécessaire pour connaître la façon dont s'était opéré ce miracle et c'est le mot de cette énigme que vient de m'apporter le télégramme qu'on m'a remis il n'y a qu'un instant.

« Restez donc avec nous, monsieur Bertillon... Vous n'êtes pas de trop et ceci ne peut que vous intéresser vivement! s'exclama Jacques de Villefort.

En même temps, virant sur ses talons, avec une prestesse singulière, il rattrapait par l'épaule le châtelain de Sermoize qui, doucement, profitant de l'inattention générale, se faufilait vers la porte.

— En effet, en effet, murmura le collectionneur, vos révélations sont passionnantes.

— N'est-ce pas? sourit le détective, en l'entraînant vers le centre de la pièce.

— Oui, passionnantes, reprenait M. Bertillon, visiblement mal à l'aise. Mais je me sens incommodé par la chaleur qui règne ici. Je voudrais prendre l'air.

— Attendez donc un instant et asseyez-vous, intervenait l'inspecteur principal Barthélémy qui commençait à comprendre.

Ce disant, il avançait complaisamment une chaise sur laquelle M. Eustache Bertillon, de plus en plus incommodé, se laissa tomber en étouffant un soupir.

— Si vous vouliez bien m'autoriser à aller faire un tour sur la place, monsieur le juge, articula-t-il avec effort.

— Nous irons tout à l'heure, et de compagnie encore... On ne s'en va pas les uns sans les autres, ricana Barthélémy en faisant signe aux deux gendarmes qui avaient amené Roland Gertal de se placer devant la porte.

Il y eut une minute de silence; tous les regards se concentraient sur le châtelain de Sermoize qui faisait de visibles efforts pour se remettre.

Il y parvint sans doute car un peu de sang colora ses pommettes et en ses yeux brilla une lueur combative.

— Voici le texte de ma dépêche, reprit enfin Jacques de Villefort qui, tirant le papier de sa poche, en donna lecture à son auditoire :

« Objets dérobés à Sermoize ont été retrouvés dans caisses transbordées sur le *Ville-de-New-York*. Pujol arrêté ainsi que membres de l'équipage de la *Bombarde*. Ceux-ci, au nombre de quatre, sont tous des malfaiteurs déjà condamnés. L'un d'eux, Sauvage, a fait des aveux. Les choses se sont bien passées comme vous l'aviez supposé. Sincères félicitations.

« *Signé :* BURTIN. »

— Ce Burtin est l'un de mes meilleurs agents, un garçon qui, en toute cette affaire, a fait preuve d'une extraordinaire activité, conclut paisiblement Jacques de Villefort, en remettant la dépêche à M. Tricoux qui remercia d'une inclination de tête.

— Je suis content... Bien content! articula Eustache Bertillon en s'éventant avec son mouchoir.

— Pas autant que moi, fit Jacques qui, lui tapant sur l'épaule, ajouta :

« Cette fois, vous êtes fait, mon bonhomme. Vous pensiez expédier vos collections en Amérique et les vendre là-bas un bon prix tandis qu'ici vous toucheriez deux millions de la Compagnie d'assurances... Comme elles ne vous avaient pas coûté grand'chose à constituer, les objets la composant ayant été volés par vous et vos acolytes, c'était tout bénéfice.

« M. Gertal, en se présentant chez vous, vous fournit l'occasion que vous guettiez, celle qui vous permettrait d'égarer les recherches de la justice sur une fausse piste.

« Fort heureusement, cette habile petite combinaison n'a pas réussi, conclut le détective.

— Quoi!... Vous osez m'accuser?... C'est une honte, une indignité! s'écria Bertillon en se dressant.

Mais il eut beau multiplier les protestations, celles-ci ne devaient convaincre personne.

A quelques jours de là, le reste de la bande dénoncée par Sauvage, le marinier, était arrêté dans un magasin de Montreuil-sous-Bois, lui servant de refuge et où les œuvres d'art dérobées étaient entreposées avant d'être vendues à de peu scrupuleux collectionneurs habitant l'étranger pour la plupart, ou dirigées sur Sermoize.

C'étaient ces individus qui avaient effectué le cambriolage du château, cela sur l'ordre même de leur chef, Eustache Bertillon.

Ce dernier avait encore sur la conscience la tentative de meurtre commise sur la personne de l'infortuné Brideau.

La cour d'assises de Seine-et-Oise, devant laquelle l'affaire fut évoquée, se montra particulièrement sévère pour l'ex-châtelain qui fut condamné à vingt ans de travaux forcés, en dépit de ses dénégations.

Des peines moindres mais sévères furent infligées à ses complices.

L'apparition à la barre du pauvre Brideau, encore mal remis de sa blessure, et de Jacques de Villefort souleva la curiosité du public qui s'entassait dans le prétoire. De même, un murmure sympathique salua, à leur entrée, Andrée Mancel et Roland Gertal appelés à témoigner.

Les jeunes gens, qui s'étaient mariés l'avant-veille, ne pouvaient dire grand'chose car Andrée n'avait jamais rien su de la vie secrète de son cousin.

Quant à Roland, à qui cette affaire avait failli coûter cher, il en savait encore moins. Le président les congédia donc en formulant des souhaits de bonheur et les heureux époux s'éloignèrent tendrement appuyés au bras l'un de l'autre.

Des gens qui ne reviendront jamais de leur stupeur, ce sont Firmin et Rosalie.

Ainsi, durant des années, ils étaient restés au service d'un redoutable chef de bande!...

Maintenant encore, ils doutent que cela soit exact et, lorsqu'ils content cette aventure à leurs amis et connaissances, ils ne manquent pas d'ajouter :

— Jamais on n'aurait pu croire une chose pareille... M. Bertillon était bien un peu ours et pas toujours commode, mais il semblait un si brave homme!... Et puis, il avait une telle peur des cambrioleurs!...

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La maison des morts-vivants

Roman policier inédit

par L. FRACHET

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 1-7-37

LA MEILLEURE COLLECTION
DE ROMANS POLICIERS

COLLECTION POLICE

Paraît tous les samedis

— AU PRIX DE —

0fr.75

Le roman complet
sous couverture photographique

J. FERENCZI & FILS, Éditeurs
9, rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.35 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursi

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)